VOL. XLIII SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 30 SEPTEMBRE 1914 No. 48

ABONNEMENTS
CANADA.............. $1.00 par année
ETATS-UNIS......... 1.50 " "
EUROPE............... 2.50 " "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne.... 10 cent
Chaque insertion subséquen... 5 "

N.B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

RÉDACTEUR-EN-CHEF : NOEL BERNIER

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
ANA... IMPRIMEUR

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :
Le Manitoba
42 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.
Téléphone : Main 3377.

Les Canadiens-Francais et la Guerre

Certains journaux anglais, comme la *Tribune* de Winnipeg, par exemple, ont prétendu que les Canadiens-français ne s'enrôlaient pas en nombre suffisant dans les milices qui vont se battre en Europe.

Le moins on fera de ces discussions pendant la durée de la guerre le mieux ce sera. Cependant, puisque la question a été ouverte par nos confrères anglais, nous n'avons pas, pour notre part, la moindre hésitation à nous en occuper un peu.

Vingt-neuf mille volontaires ont subi l'examen de qualification à Valcartier. Sur ce nombre soixante-dix pour cent sont des Anglais d'outre-mer. Il ne reste donc plus que 8,700 Canadiens de toutes races nés dans notre pays. Sur ces 8.700 Canadiens, il y a 2,510 Canadiens-français,—ce qui fait une proportion de 30 pour cent. Or, d'après le dernier recensement (1911), il y avait 6,453,911 personnes nées en Canada; de ce nombre, 2,054,890 Canadiens-français, soit 30 pour cent. Pour nous servir de l'expression d'un journal canadien-français de l'Est, "notre proportion de soldats accourus à Valcartier est donc absolument au point."

Notons, de plus, qu'un grand nombre de Français, naturalisés canadiens, sont partis pour la France. En se battant pour leur patrie, ils se battent pour les Alliés : pour la cause de l'Angleterre, par conséquent.

Dans toutes les provinces du Canada, nos compatriotes souscrivent aussi généreusement qu'ils le peuvent aux divers Fonds de Secours des Soldats. Le gouvernement de la province de Québec a fait à l'Angleterre de substantiels dons en nature.

Les Canadiens-français de 1774 et 1812 sauvèrent le Canada à l'Angleterre. Leurs descendants restent fidèles à ces exemples de loyauté et de dévouement au pouvoir établi. Ils n'ont pas de leçons à recevoir de la *Tribune*, ou de tout autre journal anglais du Canada, à ce sujet.

Les persécutions qu'on fait subir aux Canadiens-français dans presque toutes les provinces anglaises du Canada seraient pour notre loyauté une rude épreuve si nous n'étions d'une race invariablement fidèle à sa parole et assez intelligente pour discerner entre l'Angleterre, qui nous traite bien, et une notable partie de la population anglaise du Canada, qui nous traite mal.

Nous ne faisons que toucher à ces points. Toute juste pour répondre à une attaque. Mais nous serons à la disposition de la *Tribune*, après la guerre, si elle le veut bien.

N.B——.

CONFIANCE TOUJOURS

Les nouvelles de la guerre sont bonnes. Il y a maintenant deux mois que les opérations sont commencées. Au bout de ces deux mois, l'Allemagne, dont l'atout essentiel était la rapidité d'action, n'a pu encore frapper nulle part de coup décisif.

Les armées allemandes devaient s'emparer de Paris avant trente jours. Or, non-seulement elles ne se sont pas emparées de Paris, mais elles sont en train de se faire bouter hors de France. La bataille de la Marne a commencé cette poussée; la bataille de l'Aisne la continue; les critiques militaires prédisent encore une grande bataille, sur la Meuse, et le territoire français sera libre. Les Allemands, rentrés par force dans leur pays, devront se défendre derrière leurs lignes de retranchement. Il leur faudra du reste immédiatement faire face à une invasion de quatre à cinq millions de Russes. L'ours moscovite commence à montrer de façon inquiétante son museau formidable. Assiégée par les Français dans l'ouest, assiégé par les Russes dans l'est, l'Allemagne fera incontestablement des prodiges de valeur, mais elle parait bien condamnée à une défaite certaine.

Ce matin le télégraphe nous annonce une nouvelle retraite des Allemands; le général Joffre les poursuivrait vivement avec son artillerie. Puisse cette bonne nouvelle être vraie.

Dans ces jours de lutte, réjouissons-nous de la solidarité qui existe entre l'Angleterre, la France et la Belgique. Soyons fiers de la puissance britannique, dont la flotte joue un rôle si utile et dont les soldats se battent si vaillamment en France. Soyons fiers de la France, qui avec sa formidable épée, est en train de reprendre une revanche éclatante contre tous ses pilleurs et tous ses détracteurs. Soyons fiers de la Belgique, qui vient de faire aussi bien que ce qui s'est fait de plus beau dans toute l'histoire de l'humanité.

BONNE BESOGNE

Le gouvernement Borden a fait preuve d'une habileté consommée en mettant sur pied dans l'espace de sept semaines, une armée de vingt-neuf milles hommes, pourvue de cavalerie, d'artillerie, d'ambulances et de tous les corps auxiliaires des armées.

On a fait diverses critiques du camp de Valcartier. Il est possible, il est probable même, qu'on pourrait relever ici et là des erreurs; mais dans une entreprise comme celle-là, difficile, et absolument neuve au Canada, il faut surtout considérer l'ensemble. Or tous les experts qui ont visité le camp de Valcartier sont unanimes à louer le gouvernement de la manière dont il a conduit les choses.

D'ici à la fin de la guerre, le Dominion aura fourni en tout cinquante milles hommes, plusieurs milliers de chevaux, des provisions et magasins militaires considérables.

Nous avons conscience que le Canada contribue très efficacement à la guerre. Le gouvernement Borden préside à l'organisation et à la distribution de tous ces secours avec une grande compétence.

Don de Mille Piastres

L'Honorable sir Robert Borden, premier-ministre du Canada, vient de contribuer$ 1,000 aux Fonds Patriotiques. C'est un don magnifique, surtout si l'on tient compte des contributions nombreuses que le premier-ministre est obligé de faire, à tous moments, dans tous les coins du pays.

AUX CULTIVATEURS

Nous recommandons particulièrement à nos abonnés de la classe agricole la lecture de la note suivante, publiée par la *Commission de Conservation des Ressources Canadiennes* s

"La déclaration de la guerre en d'Europe, et les fortes commandes de viande qui en ont été le résultat de ce côté-ci de l'Atlantique, ont trouvé le Canada agricole dans une grande pénurie au sujet du bétail.

"Comme résultat de la levée du tarif américain sur le bétail, les exportations canadiennes aux Etats-Unis ont été très fortes. Dans certains districts de l'Est du Canada à peu près tout le bétail du pays, excepté les vaches laitières, a été envoyé aux Etats-Unis. Ce commerce d'exportation et la vente par les cultivateurs pour fin de boucherie des veaux qu'ils ont sur leurs fermes, ne peuvent avoir qu'un résultat au Canada : amener une plus grande rareté de la viande, même si le marché était normal.

"On ne devrait pas permettre au marché de la viande au Canada de diminuer; au contraire, la production des porcs, des moutons et du bétail en général devrait augmenter considérablement dans les fermes canadiennes. Cela ne veut pas dire que les cultivateurs devraient consacrer tout leur temps à l'élevage des troupeaux. La plupart des cultivateurs admettront que sans beaucoup augmenter leur travail ou varier leur mode de culture, ils pourraient augmenter de plusieurs têtes les troupeaux de leur ferme.

"Les rapports de la *Commission de Conservation* accuse une rareté de bétail dans le monde entier. Ces rapports font prévoir aussi qu'il n'y a aucun danger de surproduction nulle part pendant plusieurs années. Les cultivateurs canadiens voient quels avantages ils peuvent retirer de cette situation : faire de l'élevage le plus possible et vendre le moins de veaux possible, ou bien, en faire plutôt du bœuf.

"Les experts en élevage disent aussi que les troupeaux de moutons constitueront une excellente affaire pendant plusieurs années ; que le prix du mouton et de la laine, et la facilité relative avec laquelle on peut élever le mouton sur des terres autrement impropres à la culture, devront contribuer à faire augmenter la quantité de moutons affectables au marché.

"La production du cochon peut se faire plus vite que n'importe quelle autre catégorie d'animaux de boucherie; on devra, par conséquent, s'en occuper immédiatement.

"La production animale sur la ferme est désirable parce qu'elle augmente la fertilité du sol pour toutes les cultures. Les cultivateurs sont assurés d'un bon prix pour leur viande à cause du manque de viande qui va nécessairement se produire en Europe dans une notable mesure comme résultat de la guerre.

"Voilà des raisons qui devraient engager les cultivateurs à augmenter leurs troupeaux. Un peu de prévoyance maintenant et de bonnes méthodes d'alimentation, rendront cette production facilement possible."

F. C. N.

SIR JAMES WHITNEY

Sir James Whitney est mort subitement, vendredi midi, à Toronto.

Le premier ministre de l'Ontario avait été, on s'en souvient, gravement malade, il y a un an ; il avait pu cependant se rétablir assez pour faire les élections générales en juin dernier.

Sir James avait 70 ans. Appelé à diriger l'opposition conservatrice de sa province en 1896, il la mena au pouvoir en 1905.

Son administration a été, d'une manière générale, bienfaisante à sa province au point de vue des affaires. Le premier ministre défunt était un homme laborieux, énergique, entreprenant.

Jusqu'à ces dernières années sir James avait donné des preuves de la plus grande largeur de vue et de la plus grande tolérance. Sur la fin de sa carrière, il s'est laissé entourer par des esprits fanatiques et étroits; et c'est malheureusement sous ses auspices que s'est faite la lutte contre les Canadiens-français de l'Ontario. Il faut condamner sans réserve cette dernière partie de sa carrière. Il y a des questions devant lesquelles les partis politiques doivent disparaître pour des Canadiens-français. La question scolaire est une de ces questions-là. C'est notre conviction bien profonde que le successeur de Sir James devra revenir aux vieilles traditions de tolérance et de justice du parti conservateur s'il veut se maintenir au pouvoir.

Sir James Whitney a probablement été entraîné par ses collègues dans une voie fausse; nous nous sommes laissé dire que les fameux règlements dont se plaignent nos compatriotes avaient été passés hors sa connaissance, et qu'il s'est simplement contenté de ne pas désavouer le fait accompli. L'affection et l'admiration que nous avions toujours eues pour sir James Whitney, avant la promulgation des règlements scolaires, nous font désirer vivement que cette dernière version soit la vraie.

ANNIVERSAIRE

(*La Patrie*)

L'honorable Louis-Olivier Taillon, le directeur général des Postes de Montréal, célèbre aujourd'hui, sans déroger à ses occupations journalières, le 74ème anniversaire de sa naissance. Peu d'hommes publics ont rempli une carrière aussi active et aussi sincèrement dévouée à son pays que la sienne. Pendant plus de trente ans il assimila sa vie à la politique de la province de Québec. Dès 1875 il représentait la division de Montréal-Est à la législature. L'affaire Riel lui fut fatale, mais il trouva un siège dans le comté de Montcalm, qu'il représenta pendant quatre ans, puis dans le comté de Chambly jusqu'à 1896, alors qu'il fut appelé à faire partie du cabinet de Sir Charles Tupper, en qualtié de maître général des Postes du Canada.

. . . .

Antérieurement à cela, l'hon. M. Taillon avait été deux fois premier ministre de la province de Québec, la première fois pendant deux jours, aprèsla démission du ministère J. J. Ross. Honoré Mercier lui succéda mais en 1892 il était de nouveau appelé à former un cabinet et il restait au pouvoir jusqu'en 1896. Il est directeur des Postes de Montréal depuis 1912.

L'hon. M. Taillon est l'une des figures les plus franchement ouvertes et les plus sympathiques de notre monde social. Il fut un tribun redoutable, un orateur de belle prestance, dont le charme personnel ralliait les masses. Il a connu la bataille et la gloire. Il mène aujourd'hui une vie retirée, entouré de la considération, de l'estime, de la reconnaissance de tous ses concitoyens. Dieu le garde longtemps à l'affection sincère de nos compatriotes!

B. W.

N.D.L.R.—Le *Manitoba* ajoute de grand cœur ses félicitations à celles de la *Patrie*. Taillon, Angers, Desjardins, trois noms que la minorité catholique française de notre province n'oubliera jamais.

Une Lettre Prophetique

Emile Ollivier et Guillaume 1er

La *Revue des Deux-Mondes* a publié dans son numéro du 1er juillet dernier une lettre que M. Emile Ollivier écrivit au roi Guillaume Ier de Prusse, après la chute de l'empire, et dont certains passages sont vraiment prophétiques.

1er octobre 1870.

"Sire,

"Vous avez été heureux, soyez grand. J'ai conseillé la guerre, ce n'est ni pour empêcher l'unité allemande, ni pour prendre le Rhin. Il y a douze ans que je refuse à la France le droit d'empêcher l'unité allemande, ou de prendre le Rhin. Je l'ai conseillée uniquement, parce qu'une nation fière ne pouvait pas accepter ce que Mommsen a appelé avec orgueil la réponse d'Ems.

"Je connais mon pays mieux que vos journalistes allemands. Si vous respectez notre territoire, vous contentant de la gloire immmense que vous venez d'acquérir, et de la facilité désormais assurée pour vous de faire en Allemagne ce que vous voudrez, vous assurez au monde une longue et belle paix.

"Si vous touchez à notre territoire, vous commencez une nouvelle guerre de trente ans. Si vous êtes désintéressé, vous préparez l'alliance indissoluble des races latines et germaines, "si vous êtes conquérant, vous préparez contre la Prusse l'alliance des races slaves et latines."

"Vous invoquez Dieu dans vos proclamations. Moi aussi, je crois en Dieu et en sa justice. Il nous châtie, pour nous punir de nous être amollis dans une longue prospérité, mais soyez-en sûr, "il punira votre peuple et votre race gonflés par la victoire." Vous arrachez violemment à la patrie française des populations qui y tiennent par leurs entrailles. Le cri du faible opprimé montera jusqu'à Celui qui donne la victoire, et sa plainte sera entendue.

"Ne méprisez pas ma parole, sire, parce que c'est celle d'un vaincu. Napoléon après Iéna a méprisé aussi la parole des vaincus, et ces vaincus lui ont répondu par Waterloo.

"Que l'esprit de douceur et de justice imprègne votre cœur !

"Je suis avec respect, sire, votre serviteur,

"EMILE OLLIVIER."

LA GUERRE

Londres, 2.3—Le correspondant du *News* en France dit: "Les Allemands ont perdu du terrain au lieu d'en gagner depuis qu'ils ont rallié leurs forces en déroute dans la position qu'ils occupent actuellement.

Leur recul est presque insensible pour l'instant, mais il est suffisant pour servir d'avertissement à l'ennemi. Il est probable que, couvert par ses nombreuses contre-attaques, il a déjà commencé ses préparatifs pour la retraite inévitable.

Tout indique que les Allemands vont s'efforcer de tenir la ligne sur la Meuse via Mézières, Givet, Namur, et que leurs armées retraiteront vers l'Allemagne par les Ardennes belges et le duché du Luxembourg.

Le kronprinz, par son recul précipité, a déjà assuré sa retraite par le Luxembourg, et le duc de Wurtemburg peut abandonner ses communications actuelles et faire de même, laissant les trois armées allemandes sur la droite retraiter vers la Belgique.

Le général Von Kluck défendrait alors ses positions actuelles avec la plus grande énergie bien qu'il soit décidément en danger d'être enveloppé. Il se dirigerait ensuite sur Hirson, puis sur la Meuse pour couvrir sa retraite à travers les Ardennes."

* * *

Londres, 23.—Une grosse armée russe s'avance vers Cracovie. Les Moscovites continuent leur mouvement tournant contre les armées d'Autriche. On espère envelopper ces armées. La capture de Joraslau par les Russes, en Galicie, est un gros succès pour les Alliés, car les Russes peuvent maintenant marcher droit sur Cracovie. Une fois qu'ils auront Cracovie, clef du territoire allemand de ce côté, ils pourront s'attaquer à Breslau, qui est, dit-on, la seule forteresse de première force qui entrave la marche sur Berlin.

* * *

Londres, 24.—Les Russes ont coulé deux bâteaux allemands, et deux torpilleurs, dans la mer Baltique.

* * *

Paris, 24.—Les Alliés ont gagné onze milles dans onze jours—un mille par jour—pendant la grande bataille de la rivière Aisne, et le mouvement tournant des Français contre l'armée du général Von Kluck se poursuit avec succès; au moins tout porte à croire à ce succès. L'armée ennemie a abandonné son idée de briser la ligne des Alliés près de Reims. On croit que le général Von Kluck se prépare à retraiter. Il s'appuierait sur Valenciennes.

* * *

Paris, 24. — Les aviateurs anglais ont été jeter des bombes sur les hangars à Zeppelins des Allemands à Dusseldorf. Ils ont fait certains dommages, pas très considérables. Cependant cette excursion est suffisante pour montrer aux Allemands que s'ils se mettent de nouveau en frais de lancer des bombes comme ils l'ont fait sur la ville de Louvain, et à Anvers, contre tout droit des gens, des représailles pourraient se produire.

* * *

Londres, 24.—Edgar Wallis, le critique militaire du *Birmingham Post*, se plaint aux autorités anglaises que les espions allemands infestent la Grande Bretagne.

* * *

Paris, 25.—Le Ministère de la Guerre de France est, comme d'habitude, très prudent. Cependant on voit que la victoire favorise les Alliés. C'est une victoire lente, mais qui sera probablement décisive. L'aile droite des Allemands a été encore aujourd'hui forcée de reculer. An centre il y a relentissement duc ombat. Sur la gauche, les Allemands ont fait de fortes attaques, mais ont été repoussés. Le fait militaire le plus important qui soit arrivé hier a été la prise de Péronne par les Français.

Les Allemands font de grands efforts pour pénétrer dans le territoire français, dans la région des Vosges; mais ils ont été repoussés.

* * *

Des détails intéressants nous parviennent. Ainsi les Français se sont emparé du plateau de Craonne, de nuits en jetant sur les Allemands des lumières aveuglantes. Pendant que ces lumières empêchaient les troupes allemandes de se mouvoir, les Français attaquaient avec furie.

Les Français se sont aussi emparés d'un général de l'état-major du maréchal Von Kluck.

* * *

Du côté de l'Est, les nouvelles sont contradictoires. Les Allemands et les Autrichiens réclament des succès; les Russes prétendent aussi que leur avance est régulière et que tout va bien pour eux. Nous n'entendrons probablement pas parler des Russes sérieusement avant quinze jours, mais alors ce théâtre du combat excitera autant d'intérêt par son importance que les opérations du nord de la France et de la Belgique.

* * *

Les soldats du camp de Valcartier sont à peu près tous partis pour l'Angleterre. Ils sont accompagnés par des vaisseaux de guerre.

* * *

Paris, 25.—Le bureau du Ministère de la Guerre admet ce matin que l'aile gauche française, qui a cherché à tourner l'armée du général Von Kluck, a été arrêtée. Les Allemands ont vu le danger et se sont concentrés en nombre. Cependant les Alliés se sont renforcés, eux aussi très rapidement, et ils ont pris l'offensive. Au dernier rapport les Allemands étaient vivement pressés par les Alliés, mais ils contestent chaque partie du terrain. Les renforts qui sont parvenus aux Allemands de ce côté viennent, non pas d'Allemagne ou même de Belgique, mais du centre et de la gauche de l'armée allemande en France.

* * *

Paris, 26.—Les Allemands, d'après les rapports venus de Londres, se seraient massés au nombre de quarante mille dans les environs de Waterloo.

* * *

Paris, 26.—La cathédrale de Reims a été de nouveau frappée par un ballon allemand hier.

* * *

Londres, 26.—Dans l'Est de la Prusse, les Russes s'avancent toujours. Ils veulent s'approcher de Berlin par la voie la plus courte : Cracovie, Posen, Breslau.

* * *

Londres, 26—(Officiel). Soixante officiers et quatorze cents marins ont perdu la vie dans le naufrage des croiseurs anglais *Aboukir*, *Hogue* et *Cressy*.

* * *

Paris, 27.—Le Ministère de la Guerre publie la note suivante :

L'ennemi a attaqué sur tout le front de la bataille, mais il a été repoussé partout.

Nous faisons du progrès sur notre gauche. Pas de changements sur les hauteurs de la Meuse. Nous gagnons du terrain dans la région de la Woevre.

* * *

Londres, 28.—La situation est satisfaisante et les contre-attaques dirigées sur les troupes anglaises ont été repoussées avec lourdes pertes pour l'ennemi.

* * *

Paris, 28.—Une communication officielle dit que les Allemands font des efforts de désespérés. Ils veulent à tout prix briser nos lignes. Evidemment la haute autorité militaire allemande veut voir bientôt la fin de la bataille.

Cependant les Allemands ne réussissent pas. Nous avons au contraire, durant les dernières rencontres, capturé un drapeau, des canons, et des prisonniers.

Le moral de nos troupes est excellent. Et la bataille dure depuis longtemps. Il faut même modérer l'ardeur de nos soldats, qui veulent souvent se jeter sur un ennemi protégé par des retranchements.

* * *

Paris, 29.—Bulletin officiel du Ministère de la Guerre de France :

1. Sur notre aile gauche, les rapports nous sont favorables.

2. Au centre nos troupes ont résisté avec succès à de violentes attaques. Nous avons fait un léger progrès sur les hauteurs de la Meuse. Dans la région de la Woevre, un brouillard épais a causé une suspension d'opérations.

3. Sur notre aile droite (Lorraine et les Vosges) il n'y a aucun changement dans la situation.

* * *

Les Russes avancent régulièrement.

* * *

Londres, 29.—Bulletin officiel du Bureau de la Guerre d'Angleterre :

Hier soir l'ennemi a attaqué notre ligne avec une nouvelle vigueur, mais sans plus de succès. Il n'y a pas de changement dans la situation. Les Allemands n'ont pas gagné de terrain; et les Français avancent ici et là.

* * *

Londres, 30.—Une dépêche de Paris à "l'Exchange Telegraph Co." dit :

"On rapporte ici ce soir, (mardi) que l'aile droite allemande a été brisée entièrement et est maintenant poursuivie par les Alliés. Tous les automobiles du nord de la France ont été réquisitionnés à cette fin.

"Des trains militaires blindés, avec mitrailleuses, servent aussi à poursuivre l'ennemi en retraite.

L'Acte de Foi de Henri Lavedan

Au moment où les troupes allemandes menaçaient Paris, Henri Lavedan, de l'Académie Française, écrivit dans "l'Illustration" *l'acte de foi* suivant, qu'il qualifiait "d'inébranlable et de permanent" :

Je crois au courage de nos soldats, à la science et au dévouement de nos chefs.

Je crois à la force du droit, à la croisade des civilisés, à la France éternelle, impérissable et nécessaire.

Je crois au prix de la douleur et au mérite des espoirs.

Je crois à la confiance, au recueillement, au bon travail quotidien, à l'ordre, à la charité militante.

Je crois au sang de la blessure et à l'eau du bénitier, au feu de l'artillerie et à la flamme du cierge, au grain de chapelet.

Je crois aux voeux sacrés des vieillards et à la toute puissante ignorance des enfants.

Je crois à la prière des femmes, à l'héroïque insomnie de l'épouse, au calme pieux des mères, à la pureté de notre cause, à la gloire immaculée de nos drapeaux.

Je crois à notre grand passé, à notre grand présent, à notre grand avenir.

Je crois aux vivants de la patrie et je crois à ses morts.

Je crois aux mains armées du fer et je crois aux mains jointes.

Je crois en nous. Je crois en Dieu. Je crois, je crois.

Et jusqu'au bout,—continue Henri Lavedan,—quoiqu'il puisse arriver, je ne ceserai de réciter cet acte de foi, qui est mon cantique, ma litanie, mon *Credo*, mon Alleluia.

Revue de la Presse

LE DEVOIR NATIONAL

(*Le Devoir*)

"Le Canada, nation anglo-française, lié à l'Angleterre et à la France par milles atatches ethniques, sociales, intellectuelles, économiques, a un intérêt vital au maintien de la France et de l'Angleterre, de leur prestige, de leur puissance, de leur action mondiale."

"C'est donc son devoir national de contribuer dans la mesure de ses forces et par les moyens d'action qui lui sont propres au triomphe et surtout à *l'endurance* des efforts combinés de la France et de l'Angleterre."—(*Henri Bourassa, dans le "Devoir" du 8 septembre.*)

* * *

PREMIER CONTINGENT

(*La Patrie*)

Les 31,000 soldats qui sont réunis au camp de Valcartier et à Lévis partiront sans délai pour le champ de bataille. 3

Il avait d'abord été question de n'envoyer que 20,000 hommes ; mais comme l'Angleterre a droit de compter, dans les graves circonstances qu'elle traverse, sur le concours le plus généreux de ses colonies, le Canada se fera un devoir de lui fournir deux ou trois autres contingents.

"Nous enverrons 100,000 hommes, a dit le ministre de la Milice hier à Québec, si cela est nécessaire."

Dès que nos volontaires en préparation à Québec auront pris la mer, l'organisation d'un deuxième contingent de 19,000 hommes commencera, ce qui portera à 50,000 le chiffre de notre première contribution volontaire.

* * *

L'INDUSTRIE REPREND

(*L'Evénement*)

Si notre population ouvrière veut vivre économiquement, pendant la durée de la crise, il y a lieu d'espérer qu'elle n'aura vrai-ment pas à souffrir que de la gêne que toutes les classes éprouvent à la fois.

Par exemple, les filatures et les manufactures de cotonnades, qui, depuis quelques mois, avaient diminué considérablement leur production, voient leur activité augmenter considérablement.

Union ! Confiance ! Sobriété ! Economie ! Avec ces cris de courage et d'espérance, les classes moyennes subiront l'épreuve sans trop en souffrir.

* * *

ILS ABANDONNENT LA PLUME POUR MARCHER CONTRE L'ENNEMI

(Du *Gil Blas*, de Paris)

Le propriétaire du *Gil Blas*, journal littéraire et artistique de Paris, annonce en ces termes la suspension de la publication de cette feuille : "Le *Gil Blas*, journal de la jeunesse, est rédigé par des jeunes. C'est à peine s'il nous reste un rédacteur ou un imprimeur. D'autres devoirs nous attendent à la frontière. Ce numéro est le dernier qui sera publié d'ici à la fin de la guerre."

* * *

UN SOULEVEMENT CONTRE LE MILITARISME

(Du *Evening Post*, de New-York)

Il est impossible de représenter cette guerre comme une lutte entre slaves et teutons. Dans l'Allemagne même, il y a 2,500,000 slaves et, sur une population de 46,000,000, l'Autriche-Hongrie compte 25,000,000 d'habitants slaves ou descendants de slaves. Toutefois, si la Russie, à la suite de la victoire, tentait de fonder un immense état slave, elle se heurterait immédiatement à l'opposition de la France et de l'Angleterre. L'*Evening Post* n'hésite pas à croire et admet comme certitude, qu'un immense soulèvement populaire suivra cette guerre. Ce soulèvement se dirigera contre le militarisme et le gouvernement autocratique et personne ne le comprend mieux que l'empereur de toutes les Russies.—Traduction de *La Presse*.

* * *

TRES JUSTE

(*Le Soleil* de Québec)

Nous ne connaissons pas grand chose de ce qui se passe sur le centre et la droite françaises, car les détails qui nous parviennent ici sont très exclusivement ceux relatifs aux opérations de l'armée anglaise. C'est même là une des raisons qui amène tant de braves gens ignorants mais sincères, à conclure que c'est cette armée anglaise qui seule, joue le rôle décisif dans ces terribles combats.

La vérité, c'est que les Anglais qui font preuve de la plus belle vaillance et se couvrent dans cette campagne, de lauriers immortels forment à peine un dixième du chiffre des combattants dans l'armée alliée, peut être même un onzième seulement et que, par conséquent, si grande soit la part qui revient à leur bravoure dans ces victoires, si utile, si digne d'éloge aif été la coopération de ces magnifiques troupes anglaises dans les opérations en France, il faut bien reconnaître que les deux millions de soldats Français qui, eux aussi, ont fait preuve de quelque bravoure, à ce qu'il semble, doivent avoir joué un certain rôle et non pas le moindre dans les résultats obtenus.

* * *

MORT AU MILITARISME

(*La Presse*)

Cela veut dire qu'il n'y aura pas de paix sans l'extermination du militarisme, c'est-à-dire tant qu'on n'aura pas ôté à l'Allemagne une flotte menaçante et une armée extravangante. Comme le dit un professeur allemand au collège de Woodstock, Ont., M. F. V. Riethdorf, "je désire le désastre de l'armée allemande dans cette guerre, parce que ce désastre ramènerait l'amitié entre les nations de l'Europe. Il en surgirait une Allemagne démocratique, assurée d'un succès durable, marchand bras dessus bras dessous avec l'Angleterre et la France."

C'est pourquoi la guerre va être longue, puisqu'il faut que le Kaiser soit réduit à sa dernière expression.

L'Angleterre prépare une armée d'un mililon d'hommes, car elle sait le temps que cette lutte à mort va prendre. Elle a les moyens de le faire, parce que son commerce n'est pas arrêté. Un pays orgueilleux et fanfaron comme l'Allemagne, qui part en campagne avec quatre ou cinq millions d'hommes, disciplinés et bien armés, ne plie pas bagage à la première, à la seconde ou à la troisième défaite. Il se battra jusqu'à l'épuisement final, même au milieu de la famine et de la ruine, quand il aura compris que, sa conversion étant impossible, c'est sa disparition seule qui tranchera la difficulté. Par quelles angoisses l'illuminé va passer dans cet acheminement lent, mais sûr, de la domination universelle rêvée à l'anéantissement désiré par toute l'Europe, même par l'Autriche !

* * *

LES CAISSES D'ECONOMIE

(*Le Droit*)

Malheureusement, ces Caisses d'Economie, qui sont pour les cultivateurs aussi bien que pour les citadins le meilleur de tous les moyens pour porter nos compatriotes à ne pas se livrer à de trop grandes dépenses et prendre la bonne habitude de mettre quelques dollars de côté, ne sont pas encore très nombreuses.

Espérons, cependant, que cette œuvre des Caisses Populaires d'Economie s'étendra de plus en plus. Nos compatriotes s'habitueront à voir leurs économies administées par des compatriotes. C'est une habitude qui est pour ainsi dire à créer chez nous. On dirait qu'une maison de banque ou de tout autre genre d'affaires doit être étrangère pour avoir la confiance de Baptiste.

* * *

LE MERE DU PAPE

(*Le Temps*)

Une communication de Pegli, place natale de Benoit XV, fournit quelques détails de l'accueil fait à l'annonce de l'élection du cardinal della Chiesa.

La famille du nouveau Pape réside à Pegli. L'heureuse nouvelle parvint à la villa durant le repas du midi. La mère du Pape, la marquise Edwige della Chiesa, était à table lorsqu'on lui remit une dépêche urgente où il lui était annoncé que son fils Jacques était élu Pontife Suprême de l'Eglise catholique.

La vénérable dame, aujourd'hui octogénaire, inondée de larmes, accablé d'émotion, fut près de s'évanouir.

La famile pleurant de joie s'empressa autour de la marquise pour la féliciter de ce rare et nouveau bonheur.

Maitrisant bientôt son émotion, sa première préoccupation fut de rendre grâces à Dieu qui avait daigné ménager une telle bénédiction pour le déclin de sa longue vie ; elle se rendit donc à la Cathédrale pour prier. Tout Pegli dans la joie l'y suivit.

* * *

BON A RETENIR

(*La Justice*)

Deux confrères anglais—le *Citizen* et le *Journal*—ont appris ces jours derniers à leurs lecteurs que le ministère de la Milice tenait à rendre justice à la loyauté canadienne-française. Personne n'ignore qu'en certains quartiers on s'était plu à affirmer faussement que l'élément franco-canadien ne se trouvait guère représenté dans les contingents. Après une petite enquête, facile à poursiuvre d'ailleurs, l'on a vite fait de reconnaître que les volontaires canadiens-français se trouvaient en nombre très respectable à Valcartier. On sait en effet que les nôtres représentent deux bons milliers de recrues, dont plusieurs officiers supérieurs. L'effectif de nos volontaires comporte donc une proportion des plus convenable en comparaison du nombre de combattants anglais ou irlandais. Et si l'on faisait une liste séparée des soldats *British-born* qui sont actuelement campés près de Québec, il serait facile de constater que ces Anglais d'Angleterre constituent quatre-vingt pour cent de l'enrôlement total.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

De par le Monde

LES ATROCITES ALLEMANDES

Les Allemands violent leurs engagements

Washington, 24. — L'ambassadeur de France aux Etats-Unis, M. Jules Jusserand, a rendu public aujourd'hui le sommaire de dix documents, faits par différents fonctionnaires et accusant les soldats allemands d'une campagne systématique d'atrocités. Ces documents ont été placés entre les mains de l'AssistantSecrétaireLansing, du Département d'Etat. Ils ont aussi été donnés à tous les signataires de la convention de la Hague. Parmi ces signataires se trouve l'Allemagne.

A ces documents M. Jusserand a ajouté une lettre disant que le gouvernement français ne demandait pas l'intervention des Etats-Unis, mais qu'il désirait simplement montrer aux signataires de la convention de la Hague quel cas l'Allemagne fait de sa signature et de ses engagements !

Les troupes des Etats-Unis au Mexique

On sait que les troupes américaines devaient se retirer du Mexique. Un contre-ordre parti de Washington leur dit de demeurer à Vera Cruz pendant dix jours encore. Les Etats-Unis donnent comme cause de cet ajournement du départ des troupes des raisons d'organisation et de régie interne. Mais on peut croire que la lutte entre le général Villa et le général Caranza est plutôt ce qui a déterminé les Etats-Unis à maintenir au Mexique une force capable de protéger les sujets américains.

Tous les records battus

Voici la liste des déclarations de guerre qui ont été échangées dans le courant du mois d'août. C'est un document à conserver, "pour mémoire."

Exactement, c'est le 28 juillet que commença cette série—rouge, par la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie.

A ce guet-apens, par lequel l'empereur François-Joseph préludait à la célébration de son quatre-vingt-cinquième anniversaire de naissance, succédaient les déclarations de guerre :

De l'Allemagne à la Russie, 1er août.

De l'Allemagne à la France, 3 août.

Le l'Allemagne à la Belgique, 3 août.

De l'Angleterre à l'Allemagne, 4 août

De l'Autriche-Hongrie à la Russie, 5 août.

Du Monténégro à l'Allemagne, 11 août.

Du Monténégro à l'Autriche, 5 août.

Le la Serbie à l'Allemagne, 6 août.

De la France à l'Autriche-Hongrie, 11 août.

De l'Angleterre à l'Autriche-Hongrie, 13 août.

Du Japon à l'Allemagne, 23 août.

De l'Autriche à la Belgique, 29 août.

Et nous aurons peut-être une déclaration de guerre de l'Italie et de la Turquie !

Le calme à Bordeaux

Bordeaux.—La ville de Bordeaux commence à perdre de son activité extraordinaire et de son aspect de ville surpeuplée qu'elle avait depuis que le siège du gouvernement s'y était transporté. Plusieurs personnes qui n'avaient rien à faire avec le gouvernement s'en vont ailleurs, tandis que d'autres ont décidé de retourner à Paris. Ils sont très encouragés par les rapports de la guerre qui ont été excellents depuis quelques jours.

Le Temps qui s'était transporté à Bordeaux, il y a quelques semaines, annonce ce soir qu'il retournera dans la capitale.

Le gouvernement ne réintégrera pas Paris avant que l'ennemi ait été complètement chassé du sol français.

La situation à Vienne

Vienne via Paris.—Les journaux de Vienne continuent à garder le silence sur les combats en Galicie et en Serbie. Ils demandent des médecins vu que les cas de dysenterie augmentent toujours et on craint que ces cas ne se répandent par mi la population civile. La municipalité de Vienne vient d'ériger un hôpital pour le traitement des maladies contagieuses.

Tous les édifices disponibles sont rapidement convertis en hôpitaux pour les blessés. Plusieurs milles réfugiés sont arrivés à Vienne. La dépression commerciale dans le royaume augmente rapidement et plusieurs industries sont menacées de la ruine.

Les cours sont autorisées à nommer des experts en commerce afin qu'ils conduisent les affaires jusqu'à la fin de la guerre. Plusieurs industries ont déjà été forcées de pour un aide.

La banque d'état pour les prêts de la guerre que le gouvernement a établi dans l'Autriche-Hongrie et la Bosnie seront placées sous le contrôle de la banque de l'Autriche-Hongrie. Le montant des prêts autorisés en Autriche est provisoirement de $100,000,000 dont l'industrie du sucre absorbera 40 millions de piastres.

Des lainages pour les soldats

Londres.—La force expéditionnaire anglaise aura surtout besoin de ceintures et de bas de laine cet hiver; on a demandé à chaque femme de l'Empire de faire sa part pour pouvoir fournir à ce besoin.

D'après l'estimé du War Office, avec l'approche de l'hiver, il faudra 300,000 paires de chaussons et autant de ceintures, tricotées ou tissées.

La reine Marie, informée de la situation, a promis de faire sa part. Elle a donc lancé un appel à toutes les femmes de l'Empire.

Pourquoi le gouvernement a été transporté à Bordeaux

Stockholm—(Dépêche envoyée au *Daily Telegraph* de Londres). —Un suédois, correspondant du journal ci-dessus à Bordeaux, dit que c'est à la demande du général Joffre, que M. Poincaré et le gouvernement ont quitté Paris, et qu'il n'y a pas d'autres raisons. Le général Joffre a déclaré qu'aussi longtemps que le gouvernement demeurerait à Paris, la capitale resterait l'objectif des Allemands, et qu'il se verrait forcé de changer tous ses plans stratégiques pour défendre Paris.

Si Paris, a-t-il ajouté, conserve son rôle de simple ville fortifiée, cela servira à merveille mes plans stratégiques.

Parce qu'on voulait les vendre plus cher que raisonnable

Londres.—Une dépêche de Sydney, Nouvelles Galles du Sud, dit: "Le gouvernement provincial agissant d'après les pouvoirs qui lui ont été conférés, d'empêcher tout agiotage sur les denrées alimentaires, a saisi 140,000 sacs de blé que les propriétaires avaient refusé de vendre au prix fixé par le gouvernement.

Le Pape et l'Angleterre

Rome, via Paris.—Le pape Benoit a reçu en audience privée le Cardinal Gasquet, d'Angleterre. Sa Sainteté a été grandement intéressée de ce que lui a dit le cardinal à cause de l'unité de sentiment de l'Empire anglais dans la situation présente.

L'Hon. M. White parle des effets de la guerre dans le Canada

Gananoque, Ont.—L'hon. W. T. White, ministre des Finances, adressant la parole sur la situation créée au Canada par la guerre, à une réunion de la Chambre de Commerce, a déclaré que grâce à la prudence et aux mesures prises par le gouvernement, toute crainte de crise était maintenant passée. Les chemins de fer et les grandes maisons avaient par leur persistance à continuer tous leurs travaux fait beaucoup pour le bien du pays. Il n'y a pas de doute que les emprunts seront probablement plus difficiles.

L'esprit avec lequel les Canadiens avaient accueilli la situation est vraiment admirable. Plusieurs industries ont souffert, mais déjà elles se relèvent. Il faut, a ajouté le ministre encourager de toutes nos forces l'agriculture, qui nous sauvera tous.



NOTICE

RURAL MUNICIPALITY OF LABROQUEBIE

SALE OF LANDS FOR ARREARS OF TAXES

By virtue of a warrant issued by the Reeve of the RURAL MUNICIPALITY OF LABROQUERIE in the Province of Manitoba, under his hand and the corporate seal of the said Municipality, to me directed, and bearing date the 26th September, 1914, commanding me to levy on the several parcels of land hereinafter mentioned and described, for the arrears of taxes due thereon with costs, I do hereby give notice that unless the said arrears of taxes and costs are sooner paid, I will on the 30th day of October, 1914, at the Council Chamber in the Village of LA BROQUERIE, in the said Rural Municipality at the hour of two o'clock in the afternoon, proceed to sell by public auction the said lands for arrears of taxes and costs.

Description of Land	Sec.	Twp.	Rge.	Acres	Arrears of Taxes	Costs	Total
SW¼	22	6	7	160	$ 57.65	50	$ 58.15
SE¼	33	6	8	160	63.96	50	64.46
Leg. S.O. 15 and E½ 14	27	6	8	60	13.78	50	14.28

J. O. BEAUPRE,
Secretary-Treasurer.

20 millions de dollars aux fermiers de l'Ouest

Montréal. — D'après des dépêches reçues aux quartiers généraux du C.P.R., 21,195,857 minots de blé ont été vendus sur toutes les lignes à l'ouest de Winnipeg jusqu'au 16 septembre, contre 9,445,400 minots à la même date l'an dernier. Pour ce grain, les fermiers ont retiré environ $20,000,000 comparé à $14,000,000 pour le même temps en 1913.

Comme les prix du blé sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'an dernier et que la production du bétail pour le marché est aussi plus importante, les fermiers de la Saskatchewan feront autant d'argent que l'automne dernier.

Le général Joffre en danger

Londres.—Le *Daily Mail* publie la dépêche suivante de son correspondant de Paris :

"J'apprends d'un Français, qui a mis son automobile à la disposition des officiers de l'état-major général français, que le général Joffre l'a échappé belle ces jours derniers.

"Il était conduit par Boillot, le coureur français, les Allemands avaient masqué une batterie d'artillerie sur une hauteur dominant la route par laquelle ils savaient que le général devait passer.

"Dès que l'automobile eut atteint l'endroit de la route, répéré par les canons allemands quelques obus tombèrent autour de la voiture automobile.

"Un fragment d'obus, large comme une tasse à thé heurta le canot de la voiture, mais ni le général, ni le conducteur ne furent blessés. Boillot lança sa voiture à toute vitesse et réussit à s'échapper de la zone dangereuse avant que les Allemands aient pu recommencer le feu."

Service des Abonnements

Nous adressons depuis quelques semaines notre journal à un certain nombre de nos amis, dans l'espérance qu'ils s'abonneront. Ceux qui voudront bien répondre à notre invitation seraient très aimables s'ils voulaient nous prévenir le plus tôt possible. L'envoi du journal, en dehors de nos listes régulières, demande une assez lourde somme d'ouvrage et surcharge considérablement nos ateliers. Ceux qui examineront un peu *Le Manitoba* se rendront facilement compte que la faible somme de $1.00 pour un tel abonnement est plutôt un prix nominal qu'une rémunération.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

N'OUBLIEZ PAS QUE L'IMPRIMERIE DU **MANITOBA** EST OUTILLEE POUR EXECUTER TOUTES SORTES D'OUVRAGESMUNICIPAUX, TELS QUE **RAPPORTS D'AUDITEURS, LISTES MUNICIPALES, FORMULES, ETC., ETC.**

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter en personne à l'agence où à la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais pas aux sous-agences, à certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du futur colon.

DEVOIR.—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres sous certaines conditions; une maison habitable doit être construite sur le homestead à moins que la condition de résidence ne soit accomplie dans le voisinage.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura droit de préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR.—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de la date de l'entrée du homestead et 50 acres de culture en plus. La patente pour la préemption peut être obtenue en même temps que celle de homestead sous certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR.—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300.

La quantité d'acres a cultiver peut être réduite en cas de terrains rocailleux, trop durs ou en broussailles. On pourra sous certaines conditions remplacer la culture par l'élevage des animaux.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

Abonnez-vous au

" MANITOBA "

$1.00 par année

FEUILLETON DU *MANITOBA*

UNE DE PERDUE DEUX DE TROUVEES

PAR

GEORGE DE BOUCHERVILLE

No. 51

(*Suite*)

—As-tu entendu passer les troupes? Ces mossieux disent qu'elles sont gagnées St-Ours.

—Je n'ai rien z'entendu.

—Tu vas aller mettre les chevaux d'ces mossieux sous la r'mise; tu leu donn'ras anne poignée d'foin. T'entends ?

St-Luc avait ôté son surtout imbibé, l'avait placé sur une chaise. Le lieutenant Weir séchait ses chaussons, ayant ôté ses bottes, remplies d'eau. Tout-à-coup ils entendirent le galop des chevaux dans le chemin. Weir courut à la porte et regarda à travers les vitres; mais il ne put rien voir.

—Pourvu que ce ne soit pas nos chevaux qui se soient échappés, dit-il en anglais.

—Quels sont ces chevaux? demanda St-Luc au garçon qui entrait.

—Ces trois hommes à jval, qui vont comme si l'diable les emportait.

St-Luc, ayant interprété à Weir ce que le garçon venait de dire, celui-ci regarda à sa montre :

—Il est deux heures moins un quart. partons. Je crains que ce ne soit quelques cavaliers que l'on envoie pour m'arrêter au village de St-Ours. Il faut ou rejoindre les troupes, ou du moins passer le village avant que l'alarme ne soit donnée. Il y a quelque chose que je ne comprends pas.

—Je ne comprends pas trop, non plus. Si vous voulez partir je suis prêt.

—Tous feriez bien mieux d'attendre l'jour, reprit l'habitant.

—Merci, mon brave homme, dit St-Luc; ce monsieur veut partir de suite; et j'aime autant continuer. Nos chevaux sont un peu reposés. Je vous remercie de votre obligeance. Combien vous devons-nous ?

—Comment ?

—Combien vous devons-nous, pour nos chevaux et ce que nous avons pris ?

—Mais rien ! Et si vous voulez rester, vous êtes les bienvenus.

—Merci bien des fois. Adieu.

—Que le bon Dieu vous conduise. Vas avec l'fanal, les éclairer, p'tit gas.

Quand ils furent sortis, Weir dit à St-Luc d'interroger le garçon pour tâcher de savoir quelles étaient les personnes qui venaient de passer. St-Luc ne put rien obtenir, sinon qu'elles étaient au nombre de trois et qu'elles allaient très vite.

Ils sautèrent en selle et prirent le galop. Ils n'eurent pas fait une couple d'arpents qu'ils entendirent à leur gauche, de l'autre côté de la clôture, le bêlement d'un mouton. Weir rêna subitement son cheval.

—Qu'est-ce que cela? dit-il.

—C'est un mouton ! dit St-Luc, venez donc.

En ce moment ils entendirent distinctetment le galop de chevaux, à cinq ou six arpents en avant; le vent lèur apportait le bruit de leurs pieds dans la boue.

—Tenons-nous à cette distance d'eux, dit Weir; quand ils entreront dans le village, nous passerons aussi vite que possible, si les troupes n'y sont pas.

Ils prêtèrent l'oreille attentivement; mais bientôt ils n'entendirent plus le galop des chevaux.

—Ils se sont mis au pas, dit Weir; mettons-nous au pas aussi.

—Poursuivons, poursuivons, dit St-Luc; ils ne sont que trois, je ne crois pas qu'ils cherchent à nous arrêter. Je ne vois aucun signe de révolte, dans cette partie de la paroisse, du moins; tout dort.

Ils continuèrent au trot pendant quelques minutes, et arrivèrent en face d'une grande maison, à leur droite; quelqu'un cognait à une porte et des chiens aboyaient.

—Je crois qu'ils sont arrêtés ici, dit Weir; il me semble entendre parler. Ecoutez...

—Oui, j'entends. C'est ici le manoir.

—Le manoir seigneurial de M. de St-Ours ?

—Oui.

—Alors, nous n'avons plus que quelques arpents d'ici à l'église. Si les troupes sont arrivées, elles doivent être là. Mais voyez donc, il y a une illumination dans le village. Galopons !

Le village était en effet éclairé. A chaque maison, il y avait des chandelles dans les fenêtres; mais le village était tranquille. Toutes les portes des maisons étaient fermées. On n'entendait pas d'autre bruit que le sifflement du vent et le hurlement de quelques chiens. On ne voyait personne dans les rues. Ils passèrent devant l'église; ils traversèrent le village: rien.

Ils firent encore environ deux lieues, quand tout à coup le cheval de St-Luc se cabra, fit un saut, et celui de Weir tomba; au même instant ils entendirent un bêlement, comme si le bruit qu'avait fait le cheval eût effrayé quelques moutons.

—Vous êtes-vous fait mal? demanda St-Luc qui était descendu de cheval pour aider à son compagnon à se relever.

—Non, mais je crains que mon cheval ne soit blessé. Voyez donc, c'est un petit pont qui traversait le chemin et dont on a enlevé les planches.

—Votre cheval n'a pas de mal; remontez et continuons.

—Ce pont m'inquiète.

—Comment ça ?

Il a été défait par malice; on nous guette; je crains une embûche. Les troupes ne sont pas passées par ce chemin; il doit y en avoir un autre.

—Je le crois aussi. Qu'allez-vous faire ?

—Et vous ?

—Moi, je continue. Je n'ai rien à faire avec les troupes; vous, c'est différent.

—J'en envie de retourner. Mais à quoi bon ? Je ne pourrais les retrouver. Mes ordres sont de donner mes dépêches et d'aller jusqu'à St-Denis, où elles doivent se rendre; et elles s'y rendront, si ce n'est par ce chemin ce sera par un autre: ainsi, tout bien considéré, je continue. Seulement, comme nous ne devons pas être loin du village, et qu'il n'est guère plus de trois heures et demie, je vais continuer au pas. Quant à vous, M. de St-Luc, il est inutile que vous m'attendiez; votre cheval ne paraît pas trop fatigué, vous pouvez prendre les devants. Si vous rejoignez le régiment, veuillez priez le colonel d'envoyer quelqu'un au-devant de moi.

—Je ne désire pas vous laisser. Si vous retourniez, je continuerais vers St-Denis, parce qu'il faut que je m'y rende; mais puisque nous faisons route du même côté, j'aime autant aller le pas avec vous.

—Que ce ne soit pas pour moi; car, à vous dire le vrai, je n'aimerais pas trop à approcher du village. Si vous preniez les devants, je pourrais à peu près calculer le temps qu'il vous faudrait pour y arriver; et si je ne voyais personne venir au-devant de moi, ça serait un signe que le régiment ne s'y est pas rendu. Dans ce cas, au lieu d'avancer je retournerais sur mes pas; ce qui vaudrait bien mieux que d'aller me jeter dans la gueule du loup.

—Si vous le préférez, je prendrai les devants.

—Je le préfère.

St-Luc partit au galop. Au même instant, entendit encore le bêlement d'un mouton qui, cette fois, fut répété de distance en distance, à mesure que St-Luc avançait.

Quand il arriva dans le village de St-Denis, il remarqua une grande agitation; dans presque toutes les maisons il y avait des lumières, et du monde debout. Il y avait plusieurs personnes dans les rues qui parlaient un instant et disparaissaient pour aller un peu plus loin. Il demanda à un homme qui portait un fanal, s'il pourrait trouver un logement et une bonne écurie pour son cheval.

—A l'autre bout du village, lui répondit-on.

Après assez de difficultés, il trouva enfin ce qu'il cherchait.

Il apprit bientôt que l'on savait que les troupes étaient en marche sur le village, et qu'on se préparait à leur résister. Il s'aperçut aussi que plusieurs personnes le regardaient d'un œil soupçonneux et même malveillant, surtout quand il eut dit qu'il venait de Sorel, et qu'il avait marché toute la nuit. Il s'était fait donner une chambre afin d'éviter les questions que chacun venait lui faire sur la marche des troupes, leurs desseins, leur nombre.

Il y avait à peine dix minutes qu'il était dans sa chambre, lorsqu'il entendit frapper doucement à sa porte. Il ouvrit à une jeune fille qui lui dit bien bas :

—Monsieur, on parle de vous arrêter comme espion; sauvez-vous.

—Merci, ma belle, dit St-Luc; dites-moi donc qui est-ce qui commande dans le village.

—C'est le docteur Nelson.

—C'est bon, ne t'occupes pas, je vais aller le voir; y a-t-il ici quelqu'un pour me conduire ?

—Oui, mon frère ira avec vous.

—Dis-lui de se tenir prêt, je vais descendre.

Quand on apprit que le monsieur voulait voir le docteur Nelson, ceux qui désiraient l'arrêter dirent qu'ils ne seraient satisfaits que quand ils l'auraient vu entrer chez le docteur; mais qu'ils l'y suivraient.

St-Luc parut bientôt, et demanda si quelqu'un voulait bien lui montrer la maison du docteur Nelson.

—Nous allons aller avec vous, répondirent plusieurs personnes.

Rendu chez le docteur, il fut introduit dans une salle où deux à trois habitants, en capots d'étoffe et en tuques bleues, attendaient. Bientôt le docteur Nelson entra. C'était un homme d'une haute taille, d'une figure sévère, mais franche et loyale, où se peignaient la hardiesse et la décision.

—Bonjour, M. de St-Luc, dit-il en lui présentant la main.

St-Luc fut surpris de voir qu'il était connu du docteur, qu'il n'avait jamais vu. Comment savait-il son nom ?

—Vous avez eu une mauvaise nuit, continua le docteur, et de vilains chemins de Sorel ici. Quelles nouvelles apportez-vous de Québec? Je crois que vous êtes monté hier, dans le *John Bull?* Savait-on à Québec que les troupes marchaient sur St-Denis cette nuit?

—Je crois que l'on s'y attendait, répondit St-Luc, qui regardait le docteur fort étonné.

—Ah !... Et l'on espère nous réduire sans difficulté sans doute?

—Je ne sais, mais l'on dit à Québec que tout le district de Montréal est en insurrection.

—Pas tout à fait; mais si on use de violence nous résisterons; et je crois que c'est là l'intention des autorités militaires, à moins que les dépêches qu'apporte le lieutenant Weir ne comportent des instructions différentes.

St-Luc était de plus en plus surpris.

—Pourtant, c'est peut-être heureux qu'il n'ait pu rejoindre les troupes, qui, au lieu de prendre la route la plus courte, celle que vous avez prise, vous, avec le lieutenant Weir, sont passées par le *Pot-au-beurre*: vous étiez en mauvaise compagnie pour venir au milieu des rebelles.

—Mais, docteur, vraiment vous m'étonnez, comment savez-vous tout cela ?

—J'en sais bien d'autres ! Je sais aussi que vous avez un permis de passer, de la part de Son Excellence, signé de sa main et contresigné par son secrétaire privé.

—Ceci me surpasse. Je pensais que personne autre que moi ne savait cela. C'est vrai, j'ai un sauf-conduit que j'ai demandé au gouverneur avant de partir en cas d'accident, parce que je voulais venir dans ces endroits, pour affaires privées, et je craignais d'être inquiété par les autorités, si elles apprenaient mes excursions dans une partie du pays révolté.

—Vous avez bien fait; je sais les raisons qui vous amènent dans nos endroits. Mais vous ferez bien d'avoir soin de vos papiers.

—Ils sont dans mon portefeuille, dans ma poche d'habit... Ah! s'écria St-Luc, en mettant la main à la poche de son habit, j'ai perdu mon portefeuille. C'est curieux, je ne me suis pas déshabillé depuis que je suis parti de Québec, hier matin.

—N'avez-vous pas logé, chez un nommé Toin, à Sorel ?

—Oui.

—Vous en êtes parti vers minuit, avec le lieutenant Weir.

—Oui.

—N'êtes-vous pas arrêté chez un habitant à une demie-lieue avant d'arriver au village de St-Ours; et, au moment où vous en partiez, n'avez-vous pas entendu le galop de trois chevaux qui gagnaient du côté de St-Ours.

—C'est vrai.

—Savez-vous qui étaient ces trois personnes ?

—Non.

—Eh bien ! c'étaient M. Juchereau Duchesnay, député-shérif chargé d'un warrant contre moi pour haute trahison, et de onze autres warrants pour arrêter MM. L. J. Papineau, O. Perreault, G. E. Cartier, E. E. Rodier, Dr Kimber, T. S. Brown, R. DesRivières, aussi pour haute trahison. L'un de ceux qui accompagnaient le député-shérif était P. E. Leclerc, magistrat de Montréal; et l'autre était un M. Ragg. Ils se sont arrêtés à la maison de M. de St-Oours, où vous les avez passés.

—C'est comme vous dites.

—N'avez-vous pas continué votre route ensemble, le lieutenant Weir et vous, environ une couple de lieues; le cheval du lieutenant ne s'est-il pas abattu près d'un petit pont, dont quelques planches avaient été enlevées, et n'avez-vous pas alors poursuivi votre route seul jusqu'ici, sans être inquiété ?

—Oui, je n'ai vu personne si ce n'est dans le village. Tout me semblait plongé dans le plus profond sommeil; et j'étais surpris de cet état de sécurité, quand les troupes étaient en chemin; à moins qu'on n'en fut parfaitement ignorant.

—Vous voyez que nous n'ignorons pas ce qui se passait d'ici à Sorel. Les troupes sont parties vers dix heures hier soir; elles sont au nombre d'à peu près huit cents hommes, avec de l'artillerie et de la cavalerie: elles ne sont plus qu'à deux lieues d'ici. Puis se tournant vers un des habitants qui étaient dans la salle au moment où St-Luc y était entré: n'est-ce pas, Siméon, dit-il, en s'adressant à l'un d'eux, que c'était près du pont de l'Amiotte que les troupes étaient ?

—Oui, mon général, répondit l'habitant sans quitter sa place.

—Vous voyez bien, M. de St-Luc, que nous sommes au fait de tout ce qui se passe.

—Vous êtes admirablement bien informés. Mais veuillez bien me dire comment vous connaissez mon nom, et comment vous savez que j'avais un sauf-conduit de la main du gouverneur.

—Oh ! c'est bien simple. D'abord M. R. DesRivières, que je viens d'envoyer chercher, m'a dit qu'il vous attendait; puis la lettre qu'il vous a écrite ainsi que le sauf-conduit du gouverneur étaient dans votre portefeuille que l'on m'a apporté et que voici, dit-il en le lui présentant. Vous me pardonnerez d'en avoir usé ainsi; sans cela, ignorant qui vous étiez, je n'aurais pu donner les ordres de vous laisser passer; et vous eussiez été exposé à des désagréments, comme l'officier qui vous accompagnait et que l'on amène prisonnier à cet instant.

—Le lieutenant Weir prisonnier ?

—Il a voulu faire des menaces, ils ont dû l'arrêter; s'il n'en eut pas fait et s'il eut livré ses papiers, on ne lui eut rien fait. Mais, M. de St-Luc, examinez votre portefeuille pour voir s'il ne manquait rien; j'ai compté mille piastres en billets de la banque de Montréal et cinq pièces d'or.

St-Luc regarda pour voir s'il ne manquait aucun papier, puis remit le portefeuille dans sa poche.

—Vous ne comptez pas l'argent?

—Vous l'avez compté;—ça suffit.

Mais en quel endroit avais-je donc pu perdre ce portefeuille ?

—Vous l'avez laissé tomber chez cet habitant, où vous vous êtes arrêté cette nuit; n'avez-vous pas remarqué le signe qu'échangèrent le père et le fils au moment où celui-ci sortit ?

—Docteur, je vous suis très reconnaissant. J'ai un service à vous demander: je suis venu pour vous prier de me donner un permis, qui puisse me mettre à l'abri des dangers d'arrestation ou de violences; car à l'auberge, où je suis descendu, il était question de m'arrêter.

—Bien volontiers, vous n'avez rien à craindre. Le docteur prit un morceau de papier et écrivit:

"Laissez passer le porteur, M. de St-Luc; aidez-le au besoin."

"N."

Il prit ensuite un bouton de cuivre, dont la partie intérieure était creuse, y fit couler un peu de cire rouge et y appliqua le cachet d'un anneau qu'il portait au doigt.

—Tenez, dit-il en présentant le papier et le bouton à St-Luc, quand le papier ne suffira pas, vous montrerez le bouton.

CHAPITRE XLI

APRÈS LA BATAILLE

St-Luc vit bien qu'une bataille aurait lieu. Comme il n'avait aucun intérêt à rester dans le village, ayant appris que Meunier était parti la veille pour porter des ordres au camp de St-Charles; pensant que d'ailleurs sa présence pourrait donner lieu à des soupçons malveillants, il résolut d'aller au village de St-Charles pour y voir Meunier. DesRivières lui avait raconté tout ce qu'il avait pu recueillir de renseignements sur Mme Rivan. Il n'y avait aucun doute qu'elle vivait encore, elle avait été vue s'embarquant à bord d'un bateau à vapeur à Montréal, quelques semaines auparavant. Satisfait sur ce point, il ne restait qu'à la trouver; Meunier, disait DesRivières, croyait être certain qu'elle demeurait à Maska.

(*A suivre*)

LISEZ CECI

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'importance de nos petites annonces.

Les cultivateurs y trouveront un puissant intermédiaire pour vendre leurs produits en général, animaux de ferme, œufs, volailles, instruments aratoires de seconde main, ainsi que leurs fermes.

Ils y trouveront aussi leur profit en lisant attentivement ces petites annonces qui pourraient leur faire connaître de bonnes occasions d'affaires.

REIMS ET SA CATHEDRALE

Les lecteurs du *Manitoba* liront avec intérêt quelques lignes sur la ville de Reims et sa Cathédrale. Nous prenons ces lignes dans la *France Pittoresque*, par A. M. G.

La destruction de la cathédrale de Reims par les Allemands est un acte de vandalisme effroyable. Guillaume II, on se le rappelle, a conseillé à ses soldats d'imiter les Huns. Les soldats écoutent avec une scélératesse complète les conseils de l'Attila moderne. La cathédrale de Reims portait le signe de la "Crox Rouge." On l'avait converti en hôpital pour les blessés de la guerre. Tout le monde civilisé, maintenant et dans l'avenir flétrira la conduite des armées allemandes. L'incendie de Louvain avait déjà provoqué la réprobation universelle. La destruction de la cathédrale de Reims ajoute encore à l'indignation, non seulement de la France, mais de tous les peuples :

Reims est l'antique capitale de l'importante nation des Rèmes, dont elle prit le nom au 11e siècle, après avoir porté jusque-là celui de Durocortorum. Déjà florissante pendant la période gauloise, elle le devint bien davantage sous les Césars qui, en récompense de sa fidélité, se plurent à l'embellir et la créèrent chef-lieu de la Belgique seconde. Dans la deuxième moitié du 11e siècle, saint Sixte y établit un évêché qu'occupa plus tard saint Nicaise. Pillée par les Vandales en 406, par Attila en 451, elle eut pour évêque de 459 à 533 le grand saint Rémi, qui baptisa Clovis et ses leudes en 496. Ce baptême solennel du premier souverain de France désignait la cité rémoise pour le sacre des rois, qui eut en effet presque toujours lieu d'abord à l'église de Saint-Remi, ensuite à la cathédrale Notre-Dame; depuis Philippe-Auguste jusqu'à Charles X, il n'y eut d'exception que pour Henri IV, Napoléon et Louis XVIII. Aussi les archevêques de Reims devinrent-ils les premiers pairs ecclésiastiques du royaume. La ville, après avoir obtenu une charte en 1138, vit accorder à ses fabricants de draps le privilège de posséder deux des célèbres foires dites de Champagne.

Toute dévouée aux rois, Reims combattit avec énergie les anglais, qu'elle repoussa en 1359. Elle fut prise par eux en 1421, puis reprise le 16 juillet 1429 par Jeanne d'Arc, qui le lendemain assista, bannière déployée, au sacre de Charles VII. Les écoles y étaient déjà florissantes lorsque par les soins du cardinal de Lorraine une université y fut créée en 1547.

La cathédrale de Reims, édifice du XIIIe siècle passe pour un chef-d'œuvre de l'architecture gothique. C'est l'un des plus grands, des plus beaux et des plus achevés de tous les monuments de ce genre en Europe. Construite de 1212 à 1242, sa longueur est de 146 mètres (450 pieds); sa largeur de 30 mètres (100 pieds) dans œuvre à la nef, et de 50 mètres (165 pieds) à la croisée; l'élévation de sa voûte est de 38 mètres (130 pieds) et celle des clochers de 80 mètres (260 pieds). Le portail, de forme pyramidale, a trois porches, dont le central, qui est le plus grand, est orné de 550 statues grandes et petites; une multitude d'autres statues entourent l'édifice. Les deux tours se composent d'arcades, de piliers, de chapitaux, de pyramides, etc.; elles sont sculptées à jour avec une merveilleuse richesse et se terminent par de petites pyramides à plusieurs pans, remplaçant les flèches qu'elles devaient porter. L'une des tours renferme un bourdon appelé la *Charlotte*, fondu en 1570 et pesant 11,500 kilogrammes. Au-dessus du rond-point s'élève une flèche aiguë qui porte un ange doré. L'intérieur de l'église, divisé en trois nefs par des colonnes et des colonnettes, renferme notamment de magnifiques vitraux, quarante tapisseries anciennes, un orgue très complet et une curieuse horloge en bois peint. Le trésor possède les débris de la sainte ampoule, qui contenait l'huile avec laquelle on sarait les rois de France.

Le sacre du roi à Reims. Après le baptême de Clovis (Chlodwig), le premier sacre sur lequel l'histoire nous ait transmis des souvenirs précis est celui de Philippe Ier, en 1059. C'était le jour de la Pentecôte; la messe fut célébrée dans la cathédrale de Notre-Dame, par l'archevêque Gervais, car les archevêques de Reims prétendaient qu'à eux seuls appartenait le droit de bénir la couronne et de la placer sur le front des rois de France.

"A dater de Philippe-Auguste, le cérémonial du sacre, qui jusque-là avait été réglé par la tradition, fut soumis, par édit royal, à des formes fixes et à une invariable étiquette. Quand le jour de la cérémonie était arrêté, le roi en informait par lettres closes les échevins ou le conseil de ville. Il était d'usage que le prince se présentât aux portes de la cité monté sur un cheval blanc; là les clefs lui étaient offertes par les magistrats municipaux; mais, à partir du règne de Charles VII, les magistrats furent remplacés par une jeune fille, très probablement en mémoire de Jeanne d'Arc. Le roi se rendait directement à la cathédrale; il s'agenouillait à la porte, l'archevêque lui donnait l'Evangile à baiser et le conduisait dans le chœur; on chantait le *Te Deum*, ce cantique des rois, et le monarque se retirait ensuite à l'archevêché. Le jour du sacre, les évêques de Laon et de Beauvais allaient, en grande cérémonie, chercher le prince dans ses apartements. Le cortège royal se rendait ensuite en grande pompe à la cathédrale; là, l'archevêque requérait le roi de conserver au clergé et aux églises leur juridiction et leurs privilèges. Le roi le jurait: alors les évêques de Laon et de Beauvais le présentaient à la foule et demandaient aux assistants s'ils l'acceptaient pour souverain. Quand la foule avait donné son assentiment, le roi, la main sur les Evangiles, prêtait devant l'archevêque, en latin et à haute voix, le serment du sacre, qui était de conserver la paix à l'Eglise, de réprimer les violences, de faire respecter la justice, d'exterminer l'hérésie. Pendant ce temps, on disposait sur l'autel les vêtements d'apparat, la camisole de satin rouge garnie d'or, la dalmatique, le manteau de velours blanc semé de fleurs de lis et les insignes de la royauté, la couronne, le sceptre, l'épée, les éperons. Bientôt l'archevêque, s'approchant du roi, faisait les onctions saintes: il élevait ensuite la couronne au-dessus de la tête du monarque, et le conduisait à un trône élevé sur le jubé. Après l'avoir fait asseoir, il s'inclinait devant lui, le baisait et criait par trois fois: *Vivat rex in aeternum.* Les douze pairs du royaume répétaient la même cérémonie. Le peuple entrait bientôt. les oiseleurs lâchaient du haut du jubé les "oiseaux du sacre," et le roi était reconduit en grande pompe à l'archevêché, où l'attendait un somptueux repas. Sa table était servie par les officiers de sa maison, et les autres tables par les membres de l'échevinage de Reims et les notables bourgeois, qui tous portaient l'habit noir avec une fleur de lis brodée d'or, le manteau et le rabat. Après le sacre, le roi allait en cavalcade à Saint-Denis, pour entendre la messe et toucher les écrouelles.

Au sacre de Charles X, le 29 mai 1825, le roi ne parlait plus des hérétiques; il disait encore "mon peuple"; mais des mots nouveaux, la "Charte constitutionnelle," démentaient cette tradition de l'ancienne monarchie. C'était sans doute un insigne honneur pour Reims que la royauté française fût ainsi consacrée dans ses murs, mais cet honneur la grevait d'une lourde charge; car les frais du sacre, sous l'ancienne monarchie, étaient payés par la ville. Du reste elle était assez riche pour subvenir à ces dépenses, assez importante pour donner pendant quelques jours l'hospitalité aux rois. (Ch. Louandre, Hist. des villes de France.)

Un canonnier français détruit deux trains portant des troupes allemandes

Londres, 23.—Le correspondant militaire du *Mail* annonce que deux trains portant des troupes allemandes ont été détruits entre Péronne et Saint-Quentin. Un canonnier français avait pu utiliser un fil téléphonique reliant deux gares allemandes et il avait appris que les deux trains passeraient à telle place, à telle heure. Donc, le nanonnier fit installer des canons dans une ndroit dissimulé et il attendit le moment propice. Quand les trains parurent, ils furent reçus par une canonnade épouvantable et démolis complètement. Les soldats qu'ils portaient devaient renforcer les rangs ennemis. Ils ont presque tous été tués ou blessés.

Le correspondant de guerre du *Mail* annonce que, dimanche dernier, tous les membres de l'état-major d'une division allemande, ont été faits prisonniers et conduits à Amiens.

Les actions d'éclat accomplies par les Français ne se comptent plus et il faut dire que les troupes anglaises se battent magnifiquement.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

AVIS PUBLIC

Le Département de l'Intérieur a décidé de prolonger son temps de protection, durant la période de la moisson et du battage pour tous les homesteaders qui demanderont à s'absenter pour se livrer aux susdites opérations.

Ceci ne s'applique pas à ceux qui ne possèdent encore qu'un droit incomplet de homestead obtenu par procuration.

Les demandeurs doivent s'adresser directement au département ou a tout agent de district pour obtenir cette permission.

AGENT DES TERRES DU DOMINION.

ACTE DE L'ARPENTAGE DES TERRES DU DOMINION

En conformité avec les dispositions de la Section 58 de l'Acte de l'Arpentage des Terres du Dominion, avis public est donné par les présentes que le Ministre de l'Intérieur a reçu une pétition des propriétaires des terrains ou des tenanciers de terrain comme homestead dans le Township 12 Rang 10 Est du principal Meridien faisant remarquer que les poteaux indicateurs de l'arpentage original du dit Township ont disparu et demandant un nouvel arpentage.

Toute personne capable d'indiquer la position de l'un ou plus de ces poteaux indicateurs ou en possession de quelques renseignements pouvant permettre d'établir la position de ces poteaux est requise par les présentes d'en donner avis par lettre enregistrée au Ministre de l'Intérieur, avant ou pour le 30 septembre 1914.

E. DEVILLE,
Arpenteur général
des Terres du Dominion.

Ottawa, 7 aout 1914.

Le Pensionnat des Sts Noms de Jésus et de Marie

Saint-Boniface

Cette institution offre les plus grands avantages aux parents qui désirent procurer à leurs enfants une instruction religieuse et pratique. Les études embrassent les matières des brevets de 3e, 2e et 1re classes et celles du cours commrcial.

Le Cours de Musique pour Piano

est le même que celui de l'Université de Toronto. Les élèves sont préparées aux diplômes de "Primary," "Junior" et "Senior" pratique, théorie et harmonie.

Pour informations particulières, s'adresser à

Sœur Superieure

CONTRAT POUR LA POSTE

DES Soumissions cachetées, adressées au Maitre-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, vendredi le 30ème jour d'Octobre, 1914, pour le transport de la poste de Sa Majesté, par contrat pour quatre ans, douze fois par semaine, aller et retour entre Otterburne et St Pierre-Jolys, tel service devant commencer au plaisir du Maitre-Général des Postes.

On peut obtenir aux bureaux de poste de Otterburne et de St-Pierre-Jolys, et au bureau de l'Inspecteur des Postes les avis imprimés énumérant les autres renseignements quant aux conditions du contrat, ainsi que les blancs de soumissions.

Téléphonez :
Bureau de l'Inspecteur des Postes,
H. H. PHINNEY,
Inspecteur des Postes.

Winnipeg, 18 septembre 1914.

47-49

AVIS

AVIS est donné par les présentes que Austin McPhail Bothwell, professeur de langues modernes, à Winnipeg, province du Manitoba, fera demande au Parlement à sa prochaine session afin d'obtenir son bill de divorce contre Dorothée Jean Bothwell, née Couper, pour motifs d'adultère.

J. E. ADAMSON,
Avocat du demandeur,
Austin McPhail Bothwell,

dont l'adresse est c. of Adamson & Adamson, avocats, 364 rue Main, Winnipeg.

Daté à Winnipeg, province du Manitoba, ce 27ème jour de février, A.D. 1914.

DANS VOTRE MAISON POUVEZ-VOUS DISPOSER D'UNE CHAMBRE ?

Oui. En ce cas, faites publier une petite annonce dans le MANITOBA et immédiatement vous serez assiégé de demandes. Quantité de gens n'ayant pas les moyens de louer une maison entière, doivent se contenter d'une pièce. Ces gens lisent le MANITOBA. Avez-vous quelque chose à leur offrir ?

Boutique de Forge

Rue Dumoulin, St-Boniface

M. J. LALIBERTE, forgeron de première classe, ayant fai l'acquisition de la boutique de **M. L. Laurendeau,** sollicite le patronage du public. Ferrage de chevaux: une spécialité.

J. Laliberte

N'oubliez pas de lire les Petites Annonces du "Manitoba."

COLLEGE DE SAINT-BONIFACE



Le Collège de Saint-Boniface, agrégé à l'Université et séparé de Winnipeg par la Rivière Rouge seulement, est dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Il s'y donne quatre cours : UN COURS UNIVERSITAIRE (quatre années), préparant au grade de Bachelier-es-arts de l'Université de Manitoba ; UN COURS DE GRAMMAIRE (trois années préparant au cours universitaire ; UN COURS COMMERCIAL (deux années), préparant au diplôme de comptable, et un COURS PRÉPARATOIRE (deux années), pour ceux qui ne sont pas suffisamment préparés pour être admis aux autres cours.

Le cours de commerce se donne en anglais, mais les autres se poursuivent en anglais et en français dans des classes différentes.

Les élèves sont admis au Collège comme pensionnaires, demi-pensionnaires, internes et externes.

FRAIS DE COLLEGE POUR L'ANNEE SCOLAIRE

PENSIONNAIRES :—(Enseignement, repas, logement, blanchissage et raccommodage, bibliothèque et jeux)	$250.00
DEMI-PENSIONNAIRES :—(Enseignement, diner, bibliothèque et jeux)	$130.00
INTERNES PRENANT LES REPAS EN DEHORS :—(Enseignement, logement, bibliothèque et jeux)	$90.00
EXTERNES :—(Enseignement et bibliothèque)	$60.00

Pour autres renseignements, s'adresser au Rév. P. Recteur, Collège de Saint-Boniface, Saint-Boniface, Man.

Hommes Demandes

Des hommes sont demandés pour apprendre à inspecter, conduire et même reconstruire des automobiles et des tracteurs à gaz. Les élèves travaillent en petit groupes sous la surveillance d'instructeurs experts et apprennent à conduire à travers les rues de la cité. Apprenez non pas la théorie grâce à des manuels spéciaux, mais la pratique en travaillant vous-mêmes. Nous garantissons absolument que nous vous mettons à même de passer n'importe quel examen du gouvernement. Ecrivez où adresez-vous à la Omar School of Trades and Arts, 477 rue Main, Winnipeg.

GALERIE DES GENERAUX

JOFFRE

Promu colonel en 1897, il fut chargé d'une mission militaire importante à Madagascar. On lui confia dans la suite les plus hauts postes dans l'armée française, sans autre but que celui de récompenser le mérite. Joffre, que l'on a surnommé le Taciturne, à cause de sa modestie et de sa discrétion, n'est pas un officier de parade. C'est un militaire dans la force du mot. Sa noblesse et son désintéressement sont universellement connus et appréciés. C'est un homme de devoir, prêt à tous les sacrifices et à toutes les abnégations. Le sort de la France ne peut être en meilleures mains.

Tous les experts militaires s'accordent aujourd'hui à louer les hautes qualités du général Joffre à qui a été confié le commandement suprême des armées françaises. Il n'y a rien comme le succès pour faire les grands hommes et les génies. Pendant que les troupes de la France reculaient jusqu'aux portes de Paris, sous la poussée violente et irrésistible de l'ennemi, on aurait difficilement trouvé quelqu'un pour décerner des éloges au haut-commandant des forces françaises. Qui sait même si quelques-uns, découragés et exaspérés par la retraite prolongée des alliés devant les casques à pointe, n'ont pas formulé en eux-mêmes des accusations d'incompétence contre lui?

Maintenant que les événements ont pris une heureuse tournure et que les soldats français repoussent violemment leurs adversaires, tous les amis des alliés louent la prudence, la prévoyance et la haute stratégie du généralissime français.

Pourtant, le Joffre d'hier n'était pas moins beau que celui d'aujourd'hui. Ceux qui étaient tentés de l'accuser d'abord ne savaient peut-être pas que le secret de la force allemande, dès le début de la guerre, résidait tout simplement dans la grande supériorité du nombre et que l'effacement graduel et systématique des alliés devant les hordes germaniques, était la meilleure tactique à suivre dans la première période de la lutte.

Si Paris, l'objet des convoitises allemandes s'éloigne de plus en plus de la portée des soldats du Kaiser, nous en devons remercier l'infatigable général Joffre qui, en opérant la plus difficile et le plus brillante retraite militaire que l'histoire ait peut-être encore enregistrée, a trouvé le moyen d'empêcher les armées de la France d'être enveloppées et écrasées.

Lorsque la fumée des champs de bataille se sera dissipée, que la Triple Eentente sera sortie victorieuse de la lutte giganteque actuellement engagée, que les historiens feront à chacun des grands généraux qui combattent aujourd'hui, le partage du mérite et de la gloire, on verra sans doute apparaître la figure du général Joffre sous une auréole éblouissante, et l'on se rendra compte peut-être que Joffre en retraite, se multipliant, ménageant ses hommes, et ne perdant jamais confiance, a été plus grand que Joffre victorieux.—*La Presse*.

GALLIENI

Les grandes vedettes de la guerre.

La physionomie du général Gallieni, le nouveau gouverneur de Paris, est très connue. Citons simplement à son sujet ces deux anecdotes :

La première se rapporte à son séjour au Tonkin, où Gallieni (alors colonel) était chargé d'organiser le territoire militaire et de pacifier une région devenue inhabitable grâce à la duplicité chinoise.

Le maréchal Sou, le malin des malins, trouva à qui parler, et l'aventure est des plus plaisantes.

Une bande chinoise avait razzié plusieurs villages voisins de la frontière. Le colonel Gallieni réclama; mais, au bout de quelques jours, le maréchal chinois répondit qu'il avait fait une enquête et que l'affaire, inexactement rapportée, ne comportait aucune suite.

Que fait Gallieni? Il déguise en paysans un certain nombre de ses tirailleurs et les lance sur le territoire chinois, où ils pillent à leur tour un village. Le maréchal Sou réclame et, après quelques jours, le colonel répond "qu'il a fait une enquête, et que l'affaire, inexactement rapportée, ne comporte aucune suite."

Le Chinois comprit la leçon et, de ce jour, les incursions cessèrent, sans qu'on eût à brûler une cartouche.

La seconde anecdote remonte à l'époque où le général Gallieni procédait à la pacification méthodique de Madagascar. La plupart des chefs malgaches s'étaient déjà ralliés à notre drapeau.

L'un d'eux, pourtant, restait réfractaire à toutes les suggestions, à toutes les sollicitations. Entêtement, orgueil, haine instinctive de l'étranger, tous ces mobiles concouraient, sans doute, à l'enfoncer dans son obstination farouche. A toutes les démarches tentées par le gouvernement français, il répondait invariablement par une fin de non-recevoir.

Enfin, le général Gallieni se décide à lui adresser une dernière sommation. Il lui donne jusqu'au lendemain midi pour faire sa soumission. Passé ce délai, il agira.

Le chef malgache fait répondre qu'il restera chez lui, dans sa case, et que si le chef français veut sa soumission, il n'a qu'à l'y venir chercher.

La journée, la nuit, la matinée du lendemain s'écoulent. Pas de nouvelles du chef malgache. Il est midi.

A cette heure précise, la porte de la case s'ouvre. Un homme paraît sur le seuil. D'un coup d'œil, le chef malgache l'a reconnu: c'est le général Gallieni.

C'est lui, en effet. Il est venu sans avertir personne, avec quatre hommes pour toute escorte. Il est entré, seul; il tire un revolver de sa ceinture, et, marchant droit au chef rebelle, lui brûle la cervelle à bout portant.

Seul, dans ce village hostile, à une bonne distance de Tananarive, le gouverneur français risquait cent fois la mort.

La mort respecte les braves tels que lui. Une heure après, il sortait, sain et sauf, du village pacifié et conquis.

DE CASTELNAU

Le général de Curières de Castelnau, âgé de soixante-trois ans, Aveyronnais d'origine, est un de nos meilleurs généraux et l'un des plus renommés tacticiens du monde entier.

Sa carrière a été extrêmement brillante. Et déjà, depuis le commencement de cette guerre, il s'est signalé par des traits qui valent mieux qu'une biographie, et qui mériteront plus tard d'être cités dans tous les manuels patriotiques.

Chef d'une famile nombreuse et dont la plupart des membres se consacrèrent au métier des armes, le général de Castelnau a trois fils et deux gendres sous les drapeaux. Deux de ses fils combattent à ses côtés. Or, l'autre jour, l'un de ceux-ci, le lieutenant Xavier de Castelnau, vint à être frappé mortellement, non loin de son père. Un officier s'approcha du général, lui annonça que le jeune homme venait d'être très grièvement blessé, et lui demandant d'accourir auprès de lui.

Le général, qui, au milieu de la mitraille, était en train d'indiquer des commandements, s'interrompit un instant, son visage commença à se contracter douloureusement. Puis, soudain, s'adressant au messager de la funèbre nouvelle, il lui jeta ce mot :

—Je n'ai pas le temps !

Et, tourné vers son état-major, ce père sublime continua à donner des ordres...

Tel père, tel mère.

Depuis le début de la guerre, Mme de Castelnau, retirée dans sa propriété du Midi avec sa famille, suivait, avec une admirable vaillance, les péripéties de la terrible lutte.

Lorsque la nouvelle arriva au château de la mort de son fils Xavier, on se demanda comment il fallait avertir la malheureuse mère. On se décida à charger le curé de la paroisse de cette pénible mission.

Le Gaulois,—à la première messe, "Le lendemain matin,—raconte Mme de Castelnau, selon sa pieuse habitude quotidienne, s'approcha de la sainte table, le prêtre n'avait pas encore eu le temps de la préparer à la douloureuse épreuve. En la voyant brusquement devant lui, il fut tellement ému que c'est d'une main tremblante qu'il lui présenta l'hostie.

"Mme de Castelnau s'en aperçut, le regarda et comprit. Alors, défaillante, elle lui adressa cette simple et admirable question :

"—Lequel ?... "

N'est-ce pas un mot véritablement sublime ?

PAU

L'histoire ressemble à une légende, et lorsqu'il y a quelque temps, la population de Nancy, saluant une dernière fois l'enfant du pays qui commandait le corps d'armée frontière, faisait ses adieux au général, le soldat devait être profondément ému en se souvenant qu'il avait joué là tout enfant, et que cette place Stanislas, illuminée, flamboyante, toute retentissante des musiques de régiments multipliant les torches de la retraite aux flambeaux, cette place d'où partaient des poitrines nancéennes les cris de: "Vive le général Pau !", sa sœur l'avait vue envahie par les cavaliers allemands, écrivant, navrée, dans son *Journal* de jeune fille :

Dimanche, 14 *août* 1870.—Notre charmante place Stanislas est une écurie. Des cuirassiers blancs et des hussards de la mort circulent partout. Ces derniers sont les recrues de Silésie, Polonais catholiques, timides, aussi désolés d'entrer chez nous que nous de les recevoir.

L'enfant de Nancy était, un jour, parti avec l'épaulette de sous-lieutenant pour la frontière, et la sœur, Marie-Edmée, et la mère, Mme Pau, priaient pour le soldat tandis qu'il combattait. Famille de militaires lorrains. Le père, officier, était mort des suites de fatigues éprouvées au siège de Rome. La sœur, artiste, dessinant fort bien, élève de Léon Cogniet, et dont Hetzel acceptait des compositions excellentes pour *Le Magasin d'Education*, enthousiaste de Jeanne d'Arc, faisant à Domremy de pieux pèlerinages patriotiques, veillait sur son frère plus jeune qu'elle, avec une sollicitude passionnée.

Je n'ai pas oublié qu'une charmante femme, une fidèle lectrice, Mme Parisot, dans sa demeure de Nancy, m'avait donné la joie de me faire connaître, avec les vertus de Marie-Ednée morte, la bonté de Mme Pau, survivant à sa fille et ne songeant qu'à son fils Gérald, alors capitaine. Gérald Pau, qui, tombé sur le champ de bataille de Wœrth, une balle dans la cuisse et le poignet droit broyé par un projectile, avait été recueilli, le lendemain de la bataille, par la pauvre femme d'un ouvrier mineur.

La sœur, accourant malgré les dangers, retrouvait son blessé dans la maisonnette de l'Alsacienne. Elle obtenait de l'ennemi de l'emporter à Nancy. M. de Bismarck était clément. Que pouvait-on craindre de ce mutilé ?

—Faites-lui signer le revers.

Le revers? L'engagement de ne plus servir contre l'ennemi pendant toute la campagne. Le lieutenant Pau refusa.

—Bah ! laissez-le partir ! Il n'est plus bon que pour l'ambulance !

Mais, à Nancy, dès que le lieutenant Pau vit sa blessure à peu près cicatrisée, dès le mois d'octobre, il voulut repartir, rejoindre son régiment, reprendre son rang dans l'armée, défendre la France envahie.

—Y penses-tu ? Tu boites encore. Et ton bras, ton bras amputé ?....

Qu'importait au jeune officier ! C'est à Besançon qu'il doit retrouver ses compagnons d'armes. Il part pour Besançon, seul, malgré les prières de sa sœur qui veut l'accompagner, et avec lui faire campagne. Elle n'a pas seulement un culte pour l'héroïne de Domremy, elle veut l'imiter, ne fût-ce qu'en soignant les blessés.

Et, pendant que Gérald — plus tard, le capitaine Gérald—combat à l'armée de Metz, elle organise à Nancy la Compagnie de Jeanne d'Arc, une association d'ouvrières qui cousent des vêtements pour les prisonniers ou font des bandes à pansements pour les blessés qui passent. Les trains aux wagons ensanglantés se succédaient, nombreux, dans la gare lorraine. Mlle Pau parcourait les compartiments, demandait leurs noms aux soldats, leur tendait un bout de papier et faisait parvenir aux parents anxieux ces lignes tracées à la hâte.

Elle eut plus de courage encore, l'admirable Marie-Edmée, éprise de sacrifice. Cette enfant de vingt ans allait aux ambulances et, de son crayon sûr et charmant (on pendrait ses dessins pour des Tony Johannot), elle traçait les portraits des mourants—dernier souvenir qu'elle envoyait aux familles, au loin.

Un jour, on apporta dans la salle de dissection un cadavre, celui d'un enfant de la Savoie, Jean Contat, franc-tireur, dix-neuf ans, qui avait fait, avec de braves compagnons comme lui, sauter le pont de Fontenoy .exploit d'une hardiesse étonnante, accompli avec une témérité superbe, au milieu des lignes prussiennes.

Le malheureux avait été torturé avant de mourir. Le cadavre était comme haché. Marie-Edmée parvint à le voir, s'agenouilla devant lui, dessina la tête juvénile du martyr, pria et coupa une mèche de cheveux sur le front de Jean Contat. Pour la mère.

* * *

Telle est cette famille Pau. Marie-Edmée, comme elle avait retrouvé Gérald au lendemain de Reichoffen, voulut retrouver son frère au lendemain de la douloureuse retraite de l'armée de l'Est.

Mais le capitaine n'avait pas voulu se réfugier en Suisse avec l'armée de Boubaki. Avec une poignée de soldats résolus, il avait hardiment, par les bois, dans la neige, traversé l'armée ennemie et gagné Lyon. Et, le sachant là, Marie-Edmée rentrait à Nancy, — mais pour y mourir. Y mourir épuisée de dévouement et de fatigue, y mourir au milieu de ces soldats allemands qu'elle ne haïssait pas, l'exquise fille, et dont elle disait en son *Journal*:

"Le jardin est envahi comme la veille. Pardessus le mur du jardin voisin, je vois deux soldats bavarois qui écrivent. Ils pleurent, les pauvres garçons ! La famille, la patrie, sont là devant eux, entre leurs larmes et cette lettre, qui parviendra peut-être quand ils seront morts. Oh ! soyez maudits, vous qui séparez les enfants des mères, et les hommes de leur pays !"

Et Nancy suivit le convoi de Marie-Edmée. Les soldats allemands s'étonnaient de cette longue file d'amputés, de blessés sanglants encore, suivant, appuyés sur des béquilles, le convoi qu'escortaient les enfants dont Mlle Pau s'était faite l'institutrice, les pauvres dont aussi des enfants et des pauvres, elle était la sœur de charité.

Je l'ai dit, il y a là comme une sorte de touchante légende. Et c'est de l'Histoire, notre histoire, l'histoire d'hier. Le *Journal* de Marie-Edmée devait inspirer à une autre jeune fille, digne de comprendre le cœur de cette Française,

(Suite de la 7ème page)

Galerie des Generaux

(Suite de la 6e Page)

un sentiment délicieusement touchant. En lisant les pages laissées par Marie-Edmée, en s'attendrissant sur la morte, elle s'éprenait du héros vivant, et il y aura vingt-neuf ans bientôt, à Versailles, Gérald Pan épousait la fiancée que sa sœur lui donnait par delà la tombe. J'ai parlé de ce touchant roman, autrefois, et je n'oserais en reparler encore. Le soldat au grand cœur, élégant et charmant, que j'avais l'honneur de saluer, il y a quatre ans, sur le quai de la gare de Toul, ne me le pardonnerait pas.

Mais il m'est bien permis d'évoquer ce passé à l'heure où le nom u blessé de Wœrth est devenu célèbre.

Et rien ne m'a plus ému que le récit, clair et pur comme l'eau du uisseau qui sépere la Lorraine de Champagne, de Marie-Edmée, tte Marie-Edmée dont les Nanens disaient aux officiers alleands étonnés de voir tant de onde derrière un cercueil et deandant si c'était là l'enterreent d'une grande dame :

—Non, c'est le convoi d'une pe- sœur de Jeanne d'Arc !

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

Presse Francaise et la Guerre

Traffic et civilisation

e même siècle aura vu la Grè- t les Etats balkaniques délidu joug turc, l'Italie unifiée, agne devenue une puissance ale et industrielle ; Tanger, r, Tunis, Tripoli arrachés à la age tyrannie des pirates barbales ; l'Egypte, cette magnifiroute des Indes, admise au des Etats civilisés et prospèune organisation autonome dée au Liban et enfin promi- 'Arménie. Dans cette renaisde l'antique civilisation, ce relèvement des ruines il- s laissées comme témoins sur es rivages de la Méditerranée, n de la France et celle de leterre sont visibles partout. ardente émulation s'est parangée en rivalité.

s, en revanche, où voit-on ette œuvre merveilleuse le ire fait accompli par les Ger- ? L'Autriche a entravé l'es- l'Italie: elle voulait, dans lkans, recommencer le mêvail: elle se jette sur la Sermme elle s'est jetée jadis sur mont, et, d'ailleurs, avec le succès. L'Allemagne a sout encouragé Abd-ul-Hamid tantinople; au Maroc, elle a contre nous MoulaïHafid fait pour briser nos efforts. n'a jamais pensé qu'aux de son trafic, tandis que s travaillaient pour le pro- la civilisation.—*Le Gau-*

DENYS COCHIN.

* * *

TENIR!

r, parce que, dans ce duel e où est engagée la vie des la nôtre avant toutes les nous n'avons pas d'autre le salut. La défaillance ne as seulement la honte, ce mort de la patrie. Il faut te heure, tous les Français enetrés de cette vérité. Il ne autre, qui, à la résoluute la confiance. Si nous nir, tenir coûte que coûte, la victoire finale est certaine. L'Allemagne donne contre nous un effort désespéré; elle jette, hâtivement, sur nos armées, presque toutes ses forces. Mais elle n'en est pas moins encerclée, traquée sur mer par la flotte anglaise, qui lui ferme le monde, traquée sur terre par l'armée russe, qui, entrant en ligne bien plus tôt qu'on ne le croyait possible à Berlin, révèle déjà sa marche par une victoire éclatante. Elle est traquée, sans que son alliée, vaincue par les Serbes, puisse lui donner une aide efficace.

Et nous sommes, nous et les Anglais, à ce poste d'honneur que les Belges ont d'abord occupé magnifiquement. Nous avons mission d'assurer, en nous dévouant, la victoire finale. Voilà la seconde raison pour laquelle il faut tenir.

Mais allons au bout. Tenir, qu'est-ce que c'est ? Ce n'est pas seulement, pour les soldats, combattre sans trêve et sans faiblesse, combattre jusqu'à la mort. C'est à nous tous, qui que nous soyons, que s'adresse le mot d'ordre national.

Tenir, cela veut dire que nous qui, loin du champ de bataille, en attendons anxieusement les nouvelles, nous nous raidirons contre toutes les faiblesses, dans la tension d'une inébranlable énergie.

Tenir, c'est donner cet austère exemple de courageuse fermeté. Le devoir du gouvernement est de l'imposer à tous, par sa propre attitude, par le langage de ses représentants, par le ton de ses communiqués, par la réserve de ses confidences, surtout par la vigueur de ses répressions contre les propagateurs de panique; et c'est, avant tous, au chef de l'Etat qu'il appartient d'assurer le plein accomplissement de ce devoir patriotique. La vie de la patrie est en jeu: nous donnons sans compter celle de nos fils, et nous-mêmes, tout ce qui nous reste de forces. Nous avons le droit d'exiger que ceux qui ont entre leurs mains la garde de la France, fassent, tous, sans exception, leur devoir tout entier.—*L'Echo de Paris.*

ALBERT DE MUN.

* * *

Nos certitudes de vaincre

Combien de temps durera la guerre? Nul ne peut répondre à cette question, non plus que prévoir les péripéties de la lutte. Mais sur le succès final, nul doute. Il faut le dire et le redire et bannir d'inutiles émotions populaires. L'Alsace-Lorraine redeviendra française; la Belgique, couverte de gloire, touchera le fruit positif de son héroïsme. Cela résulte de l'examen le plus froid de la situation. Il suffit que les deux morceaux de la mâchoire, France et Russie, tiennent bon, et ils tiennent bon, ces deux millions de Russes qui arrivent comme le flot d'une marée montante; ils tiennent bon, ces soldats de la France dotés d'une artillerie incomparable et qui demeurent ce qu'ils furent à travers les siècles, les maîtres à l'arme blanche. A nous aussi, opinion publique, de tenir bon et de ne jamais perdre de vue les raisons certaines que nous avons de vaincre.

C'est un succès, de supporter, sans en être brisé, le poids total de la Germanie. Bientôt, une partie de ceux que nous n'avons pu rompre et qui ne peuvent non plus nous rompre, s'en vont être appelés par le péril russe. Alors, fortifiés encore par les Anglais résolus à nous donner jusqu'à leur dernier homme, nous réussirons ce que, hier, nos soldats impatients ont dû ajourner.—*L'Echo de Paris.*

MAURICE BARRÈS.

* * *

Quand même !

Nous, Alsaciens et Lorrains qui n'avions cessé d'espérer quand même, ne pouvons nous adresser à des Français sans dire tout de suite ce dont notre cœur déborde. Malgré les horreurs de la guerre que nous ressentons tous également, nous sommes pénétrés d'une joie profonde. Nous n'avons rien fait pour provoquer cette lutte atroce et aurions été prêts à sacrifier notre bonheur pour éviter à l'humanité l'humiliation de ces carnages; mais puisque, malgré nous, l'Allemagne, dans son insatiabilité, a imposé au monde civilisé cette douloureuse épreuve, nous sommes heureux de voir que, jamais, dans l'Histoire, l'ensemble des circonstances n'a été aussi favorable à la France, champion du droit violé par la force.

Au moment même où l'heure de la délivrance paraissait le plus éloignée, où notre génération sacrifiée semblait devoir renoncer à des jours meilleurs, voici que se dresse devant nos yeux émerveillés l'apparition majestueuse de la justice immanente dont Gambetta nous avait communiqué la foi ardente. Pour nous, il n'y a plus de doute possible: la revanche, longtemps et vainement attendue, est devenue la réalité. Ce n'est pas un espoir, c'est la certitude de la réintégration intégrale de l'Alsace et de la Lorraine qui sera au bout du défi impudemment jeté par l'Allemagne à la France, et il faudra que le règlement de comptes soit complet, si les nations civilisées veulent pouvoir se livrer tranquillement aux travaux de la paix.—*Le Matin.*

DANIEL BLUMENTHAL.

* * *

Le Roi des Belges

De celui-ci, j'aurais voulu tracer un léger croquis; il y faudrait un autre crayon que le mien, car jamais tâche ne m'apparut si ardue. Très grand, mince, élégant, fort réservé, parlant d'une voix douce avec une extrême lenteur, le roi des Belges déconcerte au premier abord comme une énigme; à qui ne le connaît pas, il semble avoir mis sur son visage, sur toute sa personne, un voile impénétrable. Or, il n'y a pas de voile, il n'y a pas d'énigme. C'est avec la même apparence de froideur et d'insensibilité qu'il se révèle, dans la conversation, causeur le plus affable et le plus acueillant, homme de premier ordre ayant tout étudié, tout approfondi, à qui rien n'est étranger. C'est à lui, n'en doutez pas, à son initiative dénuée de tout geste inutile, de tout apparat, qu'est due la supériorité dont l'armée belge a donné des preuves si éclatantes dans sa lutte inégale contre l'Allemagne. Sans rien perdre de sa tranquillité, le jeune souverain, connu jusqu'à présent comme un diplomate, un savant, un artiste, s'est révélé tout à coup, à l'étonnement et à l'admiration du monde, un héros.—*L'Echo de Paris.*

CAMILLE SAINT-SAENS.

La Médaille D'identité du Soldat Francais

A tout militaire partant en campagne, il est remis une petite médaille de métal très vulgaire, gris, semblable à du zinc terni, qui porte d'un côté son nom, ses prénoms, la date de sa classe, et, au revers, l'indication de la subdivision de région d'où il est originaire, avec le numéro qu'il occupe sur le registre matricule du recrutement. Un petit cordon de coton noir lui permet de suspendre cette médaille à son cou, où bien souvent elle voisine une autre moins profane. C'est la dernière pièce de son équipement qu'on remette au soldat qui va au feu. Jusque-là elle a été conservée soigneusement, bien classée, avec des milliers d'autres, dans les magasins des corps de troupes. Que de détails, certains plus ignorés encore que celui-ci, dans cette formidable machine aux rouages compliqués qu'est la mobilisation d'une armée de 4 millions d'hommes !

Après cette suprême formalité administrative, à-Dieu-va ! comme disent les marins. Si l'événement toujours possible se produit, blessure grave, mort peut-être, c'est à ce petit insigne retrouvé sur leur poitrine qu'on reconnaîtra ceux qui gisent sur le champ de gloire. C'est grâce à ces quelques lettres, à ces chiffres grossièrement poinçonnés dans cette menue rondelle, qu'on pourra prévenir ceux qui restent que l'être cher est tombé pour la Patrie. Et si, en "touchant" la médaille d'identité, le jeune soldat de vingt ans a le droit d'éprouver un petit frisson, quelles pensées ne doivent pas émouvoir les mobilisés qui laissent quelque part, au foyer, femme, enfants !....

Chronique de la Province

LE PAS, Man.

Sœur St. Pierre d'Alcantara, première générale de la communauté des Sœurs Grises de St-Hyacinthe, arrivait au Pas le 12 septembre, en visite d'affaire; deux sœurs l'accompagnaient, qui doivent rester pour aider à soigner les malades à l'hôpital St-Antoine.

Sa Grandeur Mgr Charlebois accompagnait, dans le bateau à gasoline conduit par M. Girard, la Mère Générale et la Sœur Supérieure, en charge de l'hôpital St. Antoine ,ainsi que cinq autres sœurs, en voyage d'inspection sur la rivière Carotte, où la communauté des Sœurs Grises a l'intention d'établir un orphelinat sous peu. L'endroit qui fut choisi est des plus convenables sous tous les rapports.

—Les travaux d'installation de la lumière électrique se poursuivent hâtivement et on a tout lieu d'espérer pouvoir se servir de l'électricité d'ici quinze jours, ou trois semaines au plus tard.

— Dimanche dernier, après-midi, MM. J. Laplante et C. Bernard ont eu l'amabilité d'inviter un grand nombre de Canadiens et Canadiennes à une promenade, dans leur bateau à gasoline, sur la rivière Carotte, où ces MM. ont chacun un homestead. Les passagers furent passablement surpris de voir qu'elle récolte de foin ces MM. avaient déjà récoltée car les nombreux "stacks" de foin montraient qu'il y avait plusieurs centaines de tonnes prêtent à être pressées. Le foin est de première qualité et est déjà en partie vendu; il ne reste qu'à le délivrer. Il n'y a donc pas que de la mousse ou du "muskage" au Pas, comme certains le prétendent; et plusieurs fermiers établis sur la rivière Carotte depuis deux ans, comptent bien, cette année comme les autres années faire un bon $1500.00 en foin seulement.

—Bien que LePas paraisse être un peu au Nord pour la culture, les échantillons que nous avons eus cette année en légumes, tels que choux, oignons, carottes, betteraves, pommes de terre, et voir même tomates et concombres, démontrent que sous ce rapport Le Pas peut concourir avec n'importe qu'elle autre partie de notre Province, car ces légumes sont tous beaux et sains, quoiqu'ils furent cultivés sur du terrain neuf et exempt de tout engrais. M. A. Landry amenait en ville ces jours derniers non pas un échantillon de deux ou trois pommes de terre, mais plusieurs sacs de ces tubercules qui auraient pu être placés dans n'importe quel concours. Ils avaient été cultivés sur l'homestead de M. A. Landry, situé à deux milles de la ville, sur la rivière du Pas.

GRANDE VICTOIRE DISENT LES DEPECHES

30 septembre—(Dernière heure)—La rumeur que les armées allemandes des généraux Von Kluck et Von Boehm ont été écrasées et repoussées en désordre se confirme. Les généraux français réclament du gouverneur de Paris des trains entiers de chaux pour remplir les tranchées allemandes, afin d'éviter l'épidémie dans les rangs des Français.

D'après des rapports non-officiels les pertes allemandes dans les deux batailles de la Marne et de l'Aisne seraient d'environ 500,000 hommes, morts, blessés, ou disparus.

Chez Nous ET autour de Nous

M.le docteur Mathieu, de Providence, R.I., est en visite à Winnipeg.

Le Colonel S. B. Steele, qui avait été à Valcartier, est de retour à Winnipeg et a repris le commandement de notre district militaire.

Le nombre des Canadiens-français de Régina a tellement augmenté depuis l'arrivée de Mgr Mathieu qu'il est devenu nécessaire de leur donner une messe spéciale à la pro-cathédrale avec sermon français. Cette messe est célébrée à 9 heures chaque dimanche depuis le 13 septembre. On enseigne aussi le catéchisme en français aux enfants de langue française.—*Les Cloches de Saint-Boniface.*

Le gouvernement belge a tourné ses yeux vers le Canada dit-on, pour acheter des provisions. Un représentant du gouvernement belge est actuellement dans Ontario, et il viendra ici. Il est certain que l'Ouest aura beaucoup d'occasions de vendre ses produits la saison prochaine.

M. Octave Rodtz, le dévoué secrétaire de la société de l' "Aide aux Drapeaux", nous prie de rappeler aux femmes et aux familles des réservistes français et belges du Manitoba qu'elles peuvent s'adresser à lui, à l'Ecole Normale, pour aide et renseignements.

La Compagnie *Blue Ribbon Limitée* (thés, cafés, épices) fait circuler parmi nous en ce moment de la réclame commerciale écrite en langue française. C'est un signe d'intelligence au point de vue affaires. C'est aussi la preuve que dans cette maison n'existent pas de sentiments hostiles à notre langue. Félicitons la *Blue Ribbon, Limitée.*

La campagne des hommes d'affaires de Winnipeg pour faire abolir la taxe d'affaires (business tax) se continue. M. Pitblado, C.R., a présenté un factum à ce sujet au Conseil-de-Ville.

Les Allemands sans travail dans Winnipeg. Ça devient un problème. Un bon nombre de ces Allemands, femmes et jeunes gens, ont été remerciés de leurs services. Comme les Allemands pacifiques ne doivent cependant pas mourir de faim dans un pays civilisé, le *Women's Bureau* s'occupe de la question. C'est ici qu'on peut faire l'application de cette parole toujours vraie : *Ne faites pas aux autres....*

Un Serbe mort, un Autrichien gravement blessés, un Russe en fuite, tel est le résultat d'une bataille qui a eu lieu mercredi au sud de Otterburne. Le Russe, qu'on croit être le coupable, s'est sauvé dans les bois. Jusqu'à présent la police n'a pu le retrouver. La bataille s'est faite au pistolet.

La vente des terrains pour taxes aura lieu, au mois de d'octobre, dans un grand nombre de municipalités. La *Gazette Officielle* donne la liste des terrains en vente. Dans les municipalités rurales les taxes sont bien payées. Dans la ville de Saint-Boniface c'est aussi très satisfaisant. Les municipalités qui annoncent le plus grands nombre d'arriérés sont celles où la spéculation s'est donné le plus libre cours: la municipalité d'Assiniboia en particulier, où les subdivisions ont été très nombreuses.

Un certain nombre de soldats sont de retour du camp de Valcartier. Dans plusieurs ces on les a renvoyés pour cause de santé; dans certains cas, aussi, parce que les familles les réclamaient comme soutien.

Afin de donner de l'emploi à la main-d'œuvre en général dans l'ouest, le C.P.R. fait des préparatifs pour faire du terrassement sur ses routes, jusqu'à la fin de novembre. Il y aura ainsi de l'ouvrage pour trois ou quatre mille hommes. Ce travail se fera entre Winnipeg et Vancouver. Le C.P.R. va également commencer sans retard d'autres améliorations à ses voies ferrées. Il y a donc là une excellente occasion de travail pour un bon nombre de manœuvres pendant une bonne partie de l'hiver.

Le C.N.R. a acheté le Stettler-Nordegg Raiway, Alberta. Il va commencer immédiatement un service de trains sur cette ligne, qui a 73 milles de long. Nordegg est un centre charbonnier. Un journal de Winnipeg prétendait la semaine dernière que ces dépôts de charbon appartenaient à l'empereur Guillaume d'Allemagne jusqu'au moment où le C.N.R. en a fait l'acquisition.

Le C.P.R. a construit considérablement dans l'ouest, cette année, malgré la dépression des affaires. Entre autre lignes construites mentionnons :

Une extension de trente milles, de Expanse à la ligne Weyburn-Sterling.

Une ligne de 112 milles qui sera complétée cette année entre Swift Current et Empress.

Un raccourci entre Swift Current et Bassano, 150 milles de long.

Une ligne de 78 milles entre Lacombe et Kerrobert.

Construction d'un tunel à Rogers Pass.

La cour du C.P.R. et les bureaux de Vancouver.

La ligne de Kootenay Central, 60 milles de long.

Une ligne de Parksville à Courtenay.

Enfin les gigantesques travaux de l'agrandissement de la Gare et de l'Hôtel Royal Alexandra à Winnipeg.

D'après des dépêches reçues aux quartiers généraux du C.P.R., 21,-195,857 minots de blé ont été vendus sur toutes lse lignes à l'ouest de Winnipeg, jusqu'au 16 septembre, contre 9,445,400 minots à la même date l'an dernier. Pour ce grain, les fermiers ont retiré environ $20,000,000, comparé à $14,-000,000 pour le même temps en 1913.

Comme les prix du blé sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'an dernier et que la production du bétail pour le marché est aussi plus importante, les fermiers de la Saskatchewan feront autant d'argent que l'automne dernier.—*Le Devoir.*

Ce sont les entrepreneurs de Winnipeg qui vont construire, en définitive, l'aqueduc inter-municipal de Shoal Lake. Le total des contrats, pour la pose du tuyau, se monte à $7,097,640.

Cinq bureaux d'entrepreneurs se sont chargés de construire, par sections, l'immense tuyau. Parmi ces entrepreneurs nous notons notons avec plaisir la Compagnie J. H. Tremblay, Limitée, qui construira quinze milles de ce tuyau, du village de Deacon jusqu'au grand réservoir de Shoal Lake. C'est un contrat important, comme on le voit. Il se monte à $945,-945. MM. Tremblay ont fait un coup de maitres en obtenant pareille entreprise. Nous les félicitons chaleureusement de ce succès.

Les autres entrepreneurs, qui feront les autres sections du tuyau, sont Thomas Kelly & Fils; the Northern Construction Company, Ltd.; the Carter-Allinger Co.; C. W. Sharpe. Les travaux commenceront au printemps.

L'Institut des Sourds-Muets sera transféré, au 1er octobre, à l'ancien Collège Agricole, sur la rivière Assiniboine.

Cette semaine au Théâtre Walker comédie de Geo. Cohans "The 7 Keys of Baldpate"; matinée samedi à 2.30 hrs. La semaine prochaine l'acteur anglais M. Lawrence d'Obray jouera dans "The Earl of Pawtucket. Prix de $2.00 à 25c.

CONSULAT BELGE

Le Consulat de Belgique à Winnipeg a reçu du Gouvernement Belge le télégramme suivant :

"Il est loisible aux miliciens belges de prendre service dans les régiments canadiens destinés à renforcer les troupes alliées en Europe."

A. J. H. DUBUC,
Consul de Belgique.

Sergent a Dix-Sept Ans !

Trait d'Heroisme Belge

Il venait de quitter le collège, le petit Van der Born, et s'était engagé comme volontaire trois mois avant la guerre. En raison de sa constitution faible et délicate, il n'avait pas fait grand'chose encore. Il fut néanmoins créé caporal, rapport à son instruction, et partit un soir avec sa patrouille de vingt hommes dans la banlieue de Liège.

Dès la première nuit il rencontre un détachement d'uhlans. Ses hommes veulent se cacher ou rebrousser chemin : le petit caporal les retient. Il préfère combattre, dit-il, et il commande :

"Première compagnie: feu !"

Quatre Prussiens tombent pour ne plus se relever. Les autres reculent: ils s'imaginent avoir devant eux un demi régiment de Belges.

Van der Born change sa voix, et crie de façon à être bien entendu des Allemands :

"Deuxième compagnie: feu !"

Six ou sept uhlans mordent la poussière. Le reste, ne tenant aucunement à essuyer le feu de la troisième compagnie, s'éparpille.

Reste un officier. De la gauche il serre un drapeau, de la droite il crispe un revolver. Le petit caporal ne tient pas à être tué; il vise froidement, et abat l'officier.

La patrouille alors s'approche, et l'on constate que c'est un officier supérieur de l'armée allemande, parti en reconnaissance. Il respire encore. Comme Van der Born se dispose à le faire transporter à Liège sur une civière improvisée, l'officier rend l'âme...

Alors le petit caporal, s'emparant du drapeau, du revolver et du casque à pointe de sa victime, s'en retourne vers son régiment.

La nuit même, ses galons de caporal sont changés en ceux de sergent.

Mais l'émotion triompha aisément de ce corps frêle d'enfant, et le petit sergent gît aujourd'hui sur un lit d'hôpital à Gand, en Flandre.

Corneille n'a-t-il pas dit quelque part :

..................aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années ?

P. DE MANGELEERE, S.J.

Durer et combattre

"Durer et combattre, tel doit être le mot d'ordre des armées alliées, anglaises, russe, belge et françaises !

"Durer et combattre, pendant que sur mer les Anglais nous aident à couper les communications de nos ennemis avec le monde !

"Durer et combattre, pendant que les Russes continuent à s'avancer pour porter au cœur de l'empire d'Allemagne le coup décisif !
—Extrait d'une proclamation du président Poincaré.

TRIBUNE LIBRE

Saint-Boniface, 26 septembre.

M. le Rédacteur du *Manitoba.*

Cher Monsieur,

Je suis un brave homme qui ne Charette est Métis ; et il a voubitudes paisibles et je me tiens généralement éloigné de toute publicité. Il m'est cependant venu à l'idée d'écrire quelques lignes au *Manitoba* pour dire ceci :

On parle de gêne d'argent, de familles qui vont se trouver en peine pour manger, d'années noires pour un avenir assez long, de la cherté des vivres, etc. Je possède dans Saint-Boniface un petit lot de 50x120. Au centre j'ai mis ma résidence, de moyenne grandeur; autour j'ai fait un jardin potager. J'ai récolté des pommes de terre, des choux, du blé-d'Inde, des carottes, des oignons, du céleri, de la laitue, des radis, des concombres, etc. J'ai mangé là-dedans avec les miens pendant tout l'été: vous savez, de gros plats de pommes de terre qui s'écroulent, tellement il y en a ! De cette façon je me suis évité un compte très respectueux de victuailles chez les fournisseurs, et j'ai une bonne petite provision d'hiver.

Voilà ce que j'avais à vous dire, Monsieur le Rédacteur. Si au printemps tous les propriétaires de terrains se faisaient des jardins à Saint-Boniface et se donnaient la peine de les cultiver, c'est fort curieux comme il y aurait de quoi manger pour beaucoup de monde!

Tout à vous,

CITROUILLE.

M. Guillaume Charette

Parmi les soldats de Valcartier qui sont partis pour le théâtre de la guerre, se trouve M. Guillaume Charette, de Saint-Boniface. M. Charette est Métis; et il a voulu que la nation métisse fût représentée dans les contingents canadiens qui prendront part à la guerre. Notre jeune ami est fort et courageux. Il a montré une fierté nationale qui lui fait honneur, et non seulement ses compatriotes métis, mais nous tous, qui parlons la même langue que lui, l'accompagnons de nos vœux.

LE MONTROSE

Le *Montrose,* steamer appartenant au C.P.R.—on se rappelle, celui qui avait transporté en Amérique le fameux Crippen—est en ce moment dans la Loire, en France, où il fait eau plus que de raison. On croit que le *Montrose* servait de transport militaire en France.

Le Canada Nourricier

Le Canada rend dans la présente guerre des services précieux pour approvisionner les alliés.

Non seulement il a fait à l'Angleterre, par l'entremise des différentes provinces, des dons considérables de provisions, mais déjà le foin canadien est rendu en France; et ce hiver, c'est notre blé et notre farine qui, en bonne part, nourriront l'armée.—*Le Canada.*

Les Soldats Communient sur le Champ de Bataille

Un prêtre de Nimes raconte qu'il avait été appelé par un groupe de soldats campés en rase campagne et qu'il avait, là, en plein champ, distribué la sainte communion à plus de quarante jeunes gens, admirables de foi, de piété et de patriotisme.

La Situation Morale de la France

Un vieux royaliste, resté jusqu'à ce jour un adversaire déterminé de la république, rencontre un homme de lettres fort connu, d'un radicalisme à toute épreuve.

—Eh bien ! dit le royaliste, nous voilà maintenant tous bons républicains ! Qui l'eût cru ?

—Oui, répond l'autre, et nous voilà tous cléricaux ! Qui l'eût jamais pensé ?

C'est toute la situation morale de la France peinte en deux mots.

Des Allemands Reconnaissants Prient pour la France

Une soixantaine d'Allemands et d'Autrichiens, conduits en surveillance aux environs de Nogent-le-Rotrou à La Bazoche-Gouet, ont fait parvenir à M. Lucien Millevoye, député de Paris, une adresse dans laquele ils constatent l'empressement et "l'amabilité" du sous préfet et des habitants, qui cherchent par tous les moyens à leur faire oublier leur misère. Ils signalent aussi le zèle des femmes de la commune, qui soignent les enfants et les nourrissons.

L'adresse se termine par cette phrase :

"Que Dieu protège la France comme la France nous protège en ce moment !"

Parmi les prisonniers allemands qui se trouvent actuellement à Champigny-la-Bataille (Seine), certains manifestaient la plus grande terreur. Ils craignaient d'être tués.

—Nous prenez-vous pour des barbares ? leur dit un officier. Nous n'imitons pas vos compatriotes. Non seulement nous ne vous ferons aucun mal, mais encore nous vous protégerons. Pendant toute la durée de la guerre, vous serez entourés de soins.

Alors l'un d'eux, les larmes aux yeux, s'écria :

—Ma mère me l'avait bien dit que nous ne risquerions rien si nous étions faits prisonniers.

Et, arrachant les deux pattes d'épaules de son uniforme, il les donna en souvenir à l'officier.

Les mots de la guerre

A Paris, on causait de la guerre. Une jeune dame élégante dit :

—Ah ! comme je voudrais, moi aussi, servir ma patrie ! Que ne suis-je un homme pour me battre !

—Ce ne sont pas les seuls combattants qui servent la patrie, dit gravement un vieillard. Même quand elles ne sont pas de la Croix-Rouge, les femmes ont cent moyens de se rendre infiniment précieuses en temps de guerre.

—Qu'est-ce que je puis donc faire ? Dites vites !

—Continuez à sourire.

Menus propos de Guerre

—Son uniforme est un peu déchiré dans le dos.

—Cela n'a aucune importance.. L'ennemi ne le verra jamais de ce côté-là.

* * *

Soldats d'Autriche, imitez vos ainés. Souvenez-vous d'Ulm et de Wagram, de Solférino, de Wagenta, de Sadowa... et de notre devise : "Toujours battus !"

* * *

—Il est sourd notre oncle !

—Oui... mais pas tant que ça... Hier encore un coup de canon a ébranlée la maison..... Il m'a répondu : "Dieu vous bénisse !"

Alsaciens remis en liberté

Paris.—Une dépêche de Rennes à l'agence Havas dit que 1,200 prisonniers allemands sont arrivés dans cette ville et ont été envoyé à Brest. Parmi eux se trouvaient vingt Alsaciens qui furent remis en liberté dès qu'ils eurent signé leur engagement dans les corps volontaires étrangers.

Un officier allemand, qui se trouve parmi les prisonniers, a écrit à sa famille, dit la dépêche, que "la meilleure chose que puisse faire l'Allemagne, est de signer la paix."

PETITES ANNONCES

Chambres à Louer, Maisons à Louer, Maisons à vendre, Terrains à vendre ou a acheter, Servantes demandées, Elèves demandés, Emploi demandé, Pension de table, Chambre et pension, Pension d'enfants, Pension d'été, Trouvé, Perdu.

25 cts le pouce par insertion.

Servante—On demande une servante. S'adresser chez Madame Gevaert, 81 avenue Provencher, Saint-Boniface. 48

A Louer.—Une maison au No. 420 rue St-Jean-Baptiste. S'adresser à M. Jules Turennes, Hôtel-de-Ville, Saint-Boniface. 48

Couturière.—Mlle Joly, couturière, 27 rue Masson, Saint-Boniface. Prix modérés. 48 j.n.o.

Agent.—On demande un agent sachant parlerle français et l'anglais, pour prendre des assurances sur la vie et les accidents. Gratification hebdomadaire. S'adresser au Gérant, 273½ avenue du Portage, Winnipeg, entre 9 et 11 heures a.m., Chambre No. 4. 48

A Louer.—Trois maisons. S'adresser à M. P. Brault, 485 rue Langevin, Saint-Boniface. 48-49

MAISON BIEN MODERNE à louer, meublée ou non meublée, No. 34 rue Dumoulin. S'adresser au No. 41 rue Dumoulin, Saint-Boniface. 48 j.n.o.

M. M. A. Landry annonce au public qu'il a ouvert un atelier de bijouterie et orfèvrerie au coin des rues St-Joseph et Provencher (place d'affaires de MM. Bonin & Cie., agents d'immeubles et libraires.) Tout travail que l'on voudra bien lui confier recevra une prompte attention à des prix défiant toute compétition. 44-45

ON NE DEVINERA PAS

que vous avez quelque chose à vendre. Dites-le en annonçant dans LE MANITOBA et une foule d'acheteurs liront votre petite annonce. C'est maintenant le temps de l'annoncer à ceux qui, déménageant, cherchent un article plus gros ou plus petit.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

Le Meilleur Medium d'Annonce

EST CELUI QUI

Atteint les Acheteurs

ET CE MEDIUM C'EST

LE MANITOBA

A Vendre.—Un ameublemen de maison. S'adresser au No. 12 rue Dumoulin, Saint-Bonifac Téléphone Main 2933. 4

Maisons à Louer.—Une sur rue Victoria et une autre sur rue Thibault. S'adresser au jou nal *Le Manitoba.* 4

Servante—On demande une se vante. S'adresser à M. Cypri Dégagné, Marchand, Man.

Madame Françoise Thierry, fe me d'un réserviste français, mande travail de couture. S dresser rue St-Jean-Baptiste, 329.

Loyer gratis.—Une maison DesMeurons, pour 2 familles réservistes. Se renseigner: Gev & Deniset, No. 88 avenue Prov cher. 44 j.

Mlle Marie Louise Bourge annonce qu'elle ouvrira ses cla de piano et de théorie le 15 tembre. Les élèves sont prép aux examens affiliés à l'Unive de Toronto et à l'Académie Ro de Londres. Studio : No. 483 DesMeurons. Téléphone M 2331. 4

A Vendre.—Dans le villag St-Pierre, belle ferme de 36 a maison neuve, de sept pièces, construite dans les derniers g Bon marché. Conditions fa Adressez boîte 57 St-Pierre,

A Louer.—Deux logements poêle électrique, dans le André Frère, 70½ avenue H Saint-Boniface. S'adresser a 147 rue DeLamorinie. Télé Main 6125.

Les personnes qui désirent un voyage en Europe ou tou tre pays feront bien de con l'annonce du C.P.R., dont M. phas Marcoux est le seul français.

Renseignements génér sur le Théâtre Walk

Les soirées commencent à 8.
Les matinées à 2.30 hr

Les billets sont en vente reau du théâtre, de 10 hrs. 10 hrs. p.m. Le téléphone billets réservés est: 2520 G les billets sont retenus jus hrs. p.m. seulement; les ve sont situés côté droit du fo premier; du côté gauche son; les manteaux y sont par les femmes de service.

A LA DISPOSIT DES PROPRIETAIR

Les colonnes des petites a ces du MANITOBA sont à position des propriétaire cherchent à louer leur m Pour quelques sous que coûtera votre petite an vous aurez l'occasion de adresser à des milliers d sonnes.